

Directeurs-Gérants :

F. DE RODAYS A. PÉRIER
Rédacteur en chef. Administrateur.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

Gaston CALMETTE

TÉLÉPHONE 102.46 Rédaction
102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES

Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

REDACTION

ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise, 15	30	60	100
Départements, 18	35	70	120
Union Postale, 21	40	80	130

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Le Bilan du Divorce

VI

QUE DEVIENT LE MARI ?

Il n'y a personne qui n'ait assisté, au moins une fois dans sa vie, à un de ces banquets de goût douteux où un « fils à papa » qui a longtemps scandalisé quelque ville de province par sa voyante incontinent réunit les célibataires, compagnons de ses médiocres plaisirs, pour enterrer joyeusement « sa vie de garçon ».

On porte là, en vers et en prose, des toasts où la liberté du célibat est célébrée en termes dithyrambiques par des personnes qui, pour la plupart, sont ligottées dans d'imbéciles liaisons, plus étroitement que des nouveau-nés en lierre.

Il est donc entendu que le mariage est une geôle et qu'il faut s'attendrir sur ceux qui s'y résignent.

Une telle opinion de l'intimité conjugale s'expliquerait mieux chez un mari fraîchement divorcé que chez un fiancé tout neuf. On comprendrait à la rigueur que l'affranchi réunir quelques vieux amis dans un cabaret pour célébrer, coupe en main, sa liberté reconquise.

L'expérience prouve que ce n'est pas ainsi qu'il en retourne. On peut affirmer comme un axiome que le divorce n'a pas assez du mariage; il a assez de son même chose.

— Les divorcés? me disait un des philosophes qui viennent de faire mon éducation, ils sont encore plus pressés de se remarier que les veufs! Presque toujours, ils n'ont songé à reconquérir leur liberté que pour convoler. Leur choix était arrêté d'avance. Ainsi, d'une certaine façon, ils font du mariage le plus précieux des éloges. J'en connais qui ont divorcé jusqu'à trois fois. On pourrait croire qu'après tant d'aventures ils estiment qu'une bonne liaison suffit à briser leur inconstance ou leur malchance... C'est un quatrième mariage qu'ils convoitent. Et vous me permettez de dire qu'avec ces francs-tireurs la question religieuse, aussi bien que la question morale, est écartée. Ils aiment le mariage pour lui-même parce qu'il en fait, comme les alcooliques, révéler du verre de marc.

Qui donc notre divorcé épousera-t-il? Les braves gens diront : — Sa complice, s'il a été assez habile pour éviter la surprise du flagrant délit de ses habitudes d'adultère n'ont été invoquées contre lui par sa femme qu'au titre d'« injure grave ».

Décidément, les gens réguliers n'entendent jamais rien à la psychologie de ceux qui ne sont pas. Ils seront, dans l'occasion, assez surpris d'apprendre ceci :

— Il est infiniment rare que l'époux adultère auquel le mariage rend sa liberté épouse sa complice.

— Pourquoi?

— Simplement parce qu'il en a assez, plus simplement encore parce qu'il la connaît et que l'homme a une tendance à n'épouser que les femmes qu'il ne connaît pas ou qui lui résistent.

A supposer que ladite complice le tourmente pour passer par la mairie, il lui répondra :

— A quoi bon?... Tu ne vas pas m'attendrir avec tes scrupules, puisque tu m'as cédé? Tu ne me diras pas que ton mariage faciliterait ton entrée dans le monde? Les débats de mon affaire ont été trop bruyants et si le monde tolère le mariage à trois quand deux époux ont passé par l'église, il ferme ses portes au mariage à deux quand ces deux n'ont reçu que la bénédiction du maire. Tu ne me parles pas davantage des enfants que nous avons déjà eus ensemble?... Notre mariage ne changera rien à leur situation. Adultérins ils sont, adultérins ils demeureront, alors même que moi, leur père, je t'épouserai toi, leur mère.

Telle est en effet la loi. Elle considère l'adultère comme un crime contre le mariage et elle entend que les conséquences de cette faute soient éternelles. Tant pis pour les innocents! Les deux coupables pourront rentrer dans la régularité; eux, ils porteront toute la vie le poids d'une faute qu'ils n'ont pas commise, car il se mêle à tout cela des questions d'argent et on ignore pas que l'argent fait toute la moralité d'un contrat d'amour.

Le divorce se remarie avec d'autres divorcées (c'est rare), parfois avec des veuves, surtout avec des jeunes filles. Je le regrette, mais cela est ainsi.

Si c'est sa femme qui s'est mise dans son tort, il aura pour lui l'atténuation d'illégitimité d'une foule de personnes romanesques qui aspirent de très bonne foi à jouer l'emploi de consolateur. S'il est divorcé sans enfants ou s'il n'a pas la garde des enfants, il se trouve « exactement dans la situation d'un jeune homme ».

— Mais, pardon! Il ne peut pas mener sa femme à l'église!

Ah! quel pauvre monsieur, d'où sortez-vous? Nous avons déjà constaté que le monde, par hypocrisie, refusait le tour de valse aux époux qui n'ont pas été bénis dans une église, dans un temple ou dans une synagogue... Mais le monde, ce n'est rien! En dehors de lui, on en use comme on veut, — comme on peut. Les pères de famille n'ont déjà point tant de facilité à établir leurs filles! Les filles, si elles sont pieuses, espèrent toujours que l'ancienne femme mourra et qu'alors, elles pourront régulariser leur situation... Enfin, l'état civil est là qui, dans tous les actes publics, traitera les époux en gens réguliers et les fils en enfants légitimes. Tout le monde, aujourd'hui, voyez-vous, fait bon accueil au divorce, les libres penseurs, les indifférents, les tièdes de toutes les religions. Il n'y a que les catholiques intransigeants

qui lui montrent la porte. Et encore!... Il ne faudrait pas qu'un comte authentique, porteur d'un très beau nom, s'avisât, après son divorce, de demander une petite bourgeoise en mariage... Vous verriez fondre les scrupules!... On ne se sent jamais tout à fait en dehors de la confession catholique, quand on est comtesse.

Je laisse à mon informateur la responsabilité de son scepticisme. J'entre sans lui dans l'analyse des sentiments de l'homme que le divorce vient de faire libre.

Beaucoup m'ont demandé : — Que pense-t-il de son ancienne femme?

S'il ne la hait pas définitivement, il n'éprouve à son endroit qu'une superbe indifférence. Ceci, en effet, est bien masculin : l'homme ne doute pas qu'en se privant de lui sa femme n'ait fait une perte irréparable. Il lui vient très rarement dans l'esprit qu'elle pourra trouver un second mari. Elle a si peu de charme pour lui qu'elle lui paraît devoir en manquer définitivement aux yeux des autres. Le divorcé demeure dans cet état jusqu'au jour où il apprend que sa femme va se remarier.

Il arrive que son indifférence fonde tout d'un coup et que brusquement il se réveille jaloux.

Je cite ici un fragment de lettre qu'un correspondant indiscret place sous mes yeux :

« Te souviens-tu, mon cher ami, comme tu as été de mauvaise humeur quand tu as vu ce que j'avais fait de la jeune alezane? Il faut dire que tu me l'avais vendue dans un piteux état. Mais un an de pré, le feu aux quatre membres, et, permets-moi de te le dire, un meilleur emboilage avec une main légère au bout des rênes, cela vous transforme un animal. Confesse la vérité : tu as été jaloux quand tu as vu passer la Norma sur mon phaéton, dans l'avenue des Acacias. Tu m'en as un peu voulu? Moi, je me disais : « Est-il bête! » Je te pardonne. Hier, j'ai vu Hélène à l'Opéra. Je ne l'avais pas rencontrée depuis son mariage. S'est-elle aperçue que je la longais et a-t-elle fait exprès de prendre cet air heureux, brillant, que je ne lui connaissais pas? Son mari était debout derrière elle. Tu me croiras si tu veux, j'ai eu un vertige. Je me suis demandé un quart de seconde si je n'allais pas m'arranger pour boucler mon successeur dans la descente de l'escalier et pour le soufletier! »

L'homme du peuple, lui, n'hésite pas. Un de mes amis avait à son service un couple de domestiques. La femme avait cette beauté brune qui plaît tant aux simples. Elle en profita pour se mal conduire. Son mari divorça et l'épousa une cuisinière qui, elle aussi, était dans la maison. Le couple avait quitté sa place, quand leur ancien maître s'avisait qu'on lui avait soustrait des lettres qui avaient pour lui de l'importance. Le tout se termina par une perquisition chez les nouveaux époux et une confrontation chez le chef de la Sûreté. Là, devant sa seconde femme, le malheureux garçon confessa sa jalousie. Il avait cru s'emparer d'une correspondance de la coupable.

Et comme M. Cochefert qui, lui, est un psychologue disait :

— Mon pauvre malheureux! J'en suis sûr vous rencontrerez cette femme qui vous a tant fait souffrir au bras d'un autre homme, vous ne seriez pas maître de vous; vous oublieriez qu'elle ne vous est plus rien, qu'elle est libre, et peut-être il coulerait du sang...

Devant sa seconde femme, le divorcé baissa la tête :

— C'est vrai ce que vous dites là, monsieur le chef de la Sûreté... Je ne me connaissais plus... Non, je ne peux pas vous promettre que je ne connaîtrai! Les amateurs de faits divers et des vrais romans de Cour d'assises sont édités sur ce chapitre. Il n'y a que les Normands de Maupassant qui, avant de donner libre cours à leur jalousie, vont demander à M. le maire « s'ils ont le droit ». L'homme du peuple fait toujours une concession à la loi quand il accepte ses contrôles. C'est une complaisance que peut lui arracher l'amour. Il s'en affranchit dans la haine. Il nous crie alors dans sa colère le mot de la vérité et de l'instinct : Quand il y a eu amour entre un homme et une femme, il n'est pas de loi humaine qui puisse les faire étrangers l'un à l'autre.

Cela est si vrai que le nombre est grand, surtout aux environs de la trentaine, des époux divorcés qui, secrètement, reviennent l'un à l'autre après que le divorce les a séparés et que, parfois, le remariage a engagé au moins l'un des deux dans de nouveaux liens.

Je lis dans les lettres d'une procédure qu'on met sous mes yeux :

« Nous ne pouvons pas nous entendre... Divorçons, ma pauvre amie! Peut-être que dans peu de temps d'ici nous ferons un amant et une maîtresse qui ne se querelleront pas. »

Voici qui est plus grave :

« Je ne peux pas vous demander, ma chère, de changer quelque chose à votre train. J'aime que vous soyez jolie, je sais que cela coûte cher et je sais aussi que je ne peux plus payer vos notes. Qu'arrivera-t-il donc... fatalement? Dans quelques mois, vous serez la maîtresse de X... qui vous guette, qui vous veut, à qui vous finirez par vous vendre malgré vos répugnances. Et moi? Je serai malheureux, odieux et ridicule. Quittons-nous bons amis sur un prétexte. Épousez ce vil imbecille de X... Et alors tu seras tout à fait avec le charme du mystère et du fruit défendu. Il n'y avait peut-être que cela qui nous manquait pour être définitivement heureux. »

Cette lettre n'est pas une invention. Elle a été produite par X..., après son mariage avec l'élegante soubrette, avait surpris la lettre imprudente dans un sac très parfumé.

Bonnes ou mauvaises, ces mœurs acheminent les époux au remariage. Les juristes de notre temps l'ont en-

visagé comme un bienfait. Ont-ils eu raison? Cela est matière à dissertations.

« La loi des Maldives, dit Montesquieu, permet de reprendre une femme qu'on a répudiée. La loi du Mexique défendait de se réunir sous peine de la vie. La loi du Mexique était plus sensée que celle des Maldives. Dans le temps même de la dissolution, elle songeait à l'éternité du mariage; au lieu que la loi des Maldives semble se jouer également du mariage et de la répudiation. »

Qu'aurait dit l'auteur de l'Esprit des lois s'il avait pu deviner que la loi des Maldives, un jour, serait la nôtre?

Hugues Le Roux.

Échos

La Température

Le baromètre descend encore dans l'extrême Nord; à Paris, il n'indique plus que 745mm; des chutes de neige sont signalées en France dans plusieurs stations; dans le Dauphiné la neige est tombée avec une telle abondance que les communications téléphoniques en sont interrompues. La température varie peu et reste froide par conséquent. Hier à Paris, le thermomètre marquait 19 au-dessous de zéro le froid et 3° au-dessus vers deux heures de l'après-midi; on notait 14° à Alger. En France le froid va continuer avec neige, surtout dans l'Est. Dans la soirée le thermomètre était à 2° et le baromètre vers minuit restait à 744mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 10°; à midi, 14°. Beau temps.

Les Courses

Courses à Pau. — Gagnants de Robert Milton :

Prix des Tertres : Savois.

2^e Prix de la Société des Steeple-Chases de France : Mostaganem.

Prix du Cercle Anglais : Harri Garria.

Grand Prix de Pau : Agar.

DEUX EXÉCUTIONS

Il y a eu hier en France deux exécutions capitales, une à Paris et l'autre à Nice.

A Paris, on a supprimé du sein de la société le jeune Peugnez, qui est mort très crânement. Il n'est pas le premier. Son collègue le plus récent avait quitté, lui aussi, ce monde avec intrépidité.

Les hommes courageux deviennent aussi nombreux parmi les assassins qu'ils se font rares dans le Parlement et le gouvernement. Notre Peugnez s'était converti au protestantisme. Il a très convenablement accepté les secours de la religion. Mais pourtant le souci de l'autre vie ne l'a pas empêché de s'intéresser assez au dernier spectacle qu'il lui était donné de contempler ici-bas pour commander lui-même aux gendarmes le « Portez vos armes ». C'est un dernier accès, probablement inconscient, de ce cabotinage que l'on constate si fréquemment aujourd'hui parmi les condamnés à mort, et aussi parmi les hommes politiques.

L'autre exécution a été accomplie par des bourreaux amateurs à Nice. Un télégramme qu'on trouvera plus loin nous apprend l'épilogue terrifiant d'une de ces défilances de justice qui semblent passées dans les mœurs de la noble institution du jury. Celui de Nice a acquitté sans raison une fille Bonassi qui avait assassiné un de ses amants. La fille Bonassi a été immédiatement remise en liberté. A la sortie du prétoire, elle a été assassinée par les amis de la victime. Sans doute, la fille Bonassi n'était point du monde. Et ses exécuteurs n'ont probablement de rapport avec MM. les membres du cercle Masséna que pour leur ouvrir des portières. Il n'en est pas moins suggestif de voir des hommes, aussi bas qu'on le suppose sur l'échelle sociale, s'assembler afin de corriger par un excès de sauvagerie l'excès de mansuétude, soyons poli, dont d'autres hommes investis de la fonction judiciaire font preuve systématiquement envers les femmes qui tuent.

Parmi les notions primitives et simples qui semblent avoir déserté les cerveaux contemporains, celle de la responsabilité de la femme est nécessaire à plus d'un titre. Il faudrait que les jurés oubliassent les tarines qu'ils lisent dans les journaux, démolisseurs patentés, pour se souvenir que les femmes n'ont pas le droit de tuer et qu'elles ne gagneraient rien à l'acquiescer, parce qu'il se retournerait très vite contre elles. C'est ce qui vient d'arriver. Peut-être, probablement même, la fille Bonassi pouvait invoquer des circonstances atténuantes qui l'auraient conduite dans une maison centrale où elle aurait pu, peut-être aussi, se reprendre.

En tout cas, elle y aurait été à l'abri de la loi de Lynch, qui finira par s'établir en France lorsqu'on sera persuadé que, par faiblesse ou par canaillement, le krack judiciaire s'étend non seulement sur les magistrats, mais aussi sur les jurés. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Le Président de la République a reçu hier, à trois heures, avec le cérémonial accoutumé, S. A. R. le prince héritier de Siam.

Une demi-heure plus tard, le Président de la République recevait S. A. S. le prince de Monaco, qui, après vingt minutes d'un entretien très cordial, quittait l'Élysée avec le cérémonial d'usage.

M. Félix Faure, accompagné d'un des officiers de sa maison militaire, a rendu ces deux visites, la première, à quatre heures et quart, à S. A. S. le prince de Monaco; la seconde, à quatre heures et demie, au prince de Siam, à la légation siamoise.

Quand M. Peytral était ministre des finances dans le cabinet Floquet-Goblet,

il proposa de changer le calendrier financier; il demanda que l'ouverture de l'exercice financier, qui avait eu lieu jusque-là le 1^{er} janvier, fût reporté au 1^{er} juillet.

On fit à cette innovation toutes sortes d'objections dans les deux Chambres. La proposition, acceptée à grand peine par la Chambre des députés, fut rejetée par le Sénat.

Mais M. Peytral est tenace; il a repris sa proposition d'il y a dix ans, et il a invité ses collègues du cabinet à en donner leur avis dans le plus bref délai possible.

Nous ne pouvons prévoir quel sera leur réponse. Mais aucune des objections formulées en 1888 n'a perdu de sa valeur : ce simple changement de date entraînera après soi d'énormes modifications dans notre organisation financière et dans les règlements auxquels elle est soumise, sans assurer de véritables avantages. Il n'y a aucune raison d'en faire une question de cabinet.

Notre collaborateur Arsène Alexandre exprimait hier le désir que les concours de maisons récemment institués par la ville de Paris fussent annuels.

Annuels seront ces concours. C'est décidé.

Voilà une proposition qui n'aura pas raison!

Ce nous est une occasion de constater que, de plus, et nous le constatons avec plaisir, qu'à la Ville on d'esprit pour ne jamais « tiquer » devant l'adoption d'une bonne idée lancée par un journaliste. Tandis qu'à l'Etat...

La date du Concours agricole de 1899 vient d'être arrêtée.

Il se tiendra à la galerie des Machines du 27 février au 7 mars.

Un député avait proposé ces jours passés que, dans les bureaux de poste, il fût établi des bureaux spéciaux où se débiteraient les timbres-poste, les cartes-lettres, les cartes postales, les bandes timbrées, etc., ces bureaux spéciaux devant être attribués aux veuves et filles d'anciens employés de l'administration des postes.

La réponse du sous-secrétariat des postes ne s'est pas fait attendre; il vient d'adresser à tous les directeurs des postes des instructions pour qu'à l'avenir tous les guichets ouverts au public soient munis des valeurs postales, au lieu d'y affecter un seul guichet comme cela se fait souvent. On invoque, à l'appui de cette mesure, l'intention de ne pas imposer de trop longues attentes au public. C'est la contre-partie de la proposition d'établir des bureaux spéciaux.

Il y aurait un moyen encore plus simple de ménager le temps du public, ce serait d'autoriser la vente des valeurs postales à tout commerçant qui en ferait la demande, en offrant les garanties indispensables.

Cela s'est fait pour les colis postaux et l'administration des postes n'a eu qu'à se louer des auxiliaires à qui elle a confié ce service. Elle trouverait pour la vente des valeurs postales des débiteurs aussi zélés.

Le gouvernement français a été avisé officiellement de la venue en France de la reine d'Angleterre pour le 7 mars prochain. On sait qu'il a été beaucoup question d'un voyage de la Reine en Italie. On avait sollicité la souveraine de passer à Florence les vacances de Pâques qu'elle passe depuis plusieurs années chez nous, sur la Côte d'Azur. Mais la reine Victoria a tenu, cette année plus que les autres, à prendre sa villégiature ordinaire en France.

La nouvelle officielle de ce voyage, coïncidant avec les négociations qui se poursuivent actuellement entre les deux gouvernements sur les questions litigieuses pendantes, achève de consacrer la détente qui s'est produite et contribuera, on peut en être certain, au règlement satisfaisant du conflit qui avait surgi entre les deux nations.

La seule modification apportée par la reine d'Angleterre dans son voyage serait la suivante : Sa Majesté, pour éviter la longue traversée de Portsmouth à Cherbourg, se rendrait dans le sud de la France par Folkestone-Calais.

Une exposition qui intéressera vivement deux mondes bien différents, c'est celle que vient d'organiser à la Galerie Petit, rue Godot-de-Mauroi, la Revue Art et Décoration.

Il s'agit en effet de deux concours, l'un d'une affiche, l'autre d'un store en broderie dont les projets — il y en a plus de 100 — resteront exposés aujourd'hui, demain, samedi et dimanche.

L'exposition est gratuite et publique. Elle sera certainement très courue par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'Art nouveau, comme on a baptisé assez mal à notre avis — les œuvres d'artistes qui ne veulent plus pasticher les siècles passés.

M. le général de brigade Bassot, qui a été promu hier, est membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, tout en étant en activité dans l'armée. Il est chef du service géographique de l'armée, et c'est en cette qualité qu'il fait partie de l'Institut, en raison des travaux géodésiques qu'il a accomplis et qu'il continue à accomplir. Deux autres officiers supérieurs font partie de l'Académie des sciences : M. le général Sebert et le colonel Lussaud; mais ces deux derniers sont à la retraite.

Ce soir, aux Folies-Bergère, numéro sensationnel.

Rencontre, dans la finale du Grand Prix de lutte, entre le Russe Pytlasinski et Laurent le Beaucairois.

Hors Paris

M. Poubelle présentera ses lettres de rappel au Saint-Père le 7 février prochain. Son successeur, M. Nisard, partira à la fin de la semaine pour aller prendre possession de l'ambassade de France près le Saint-Siège.

Il convient de revenir sur un fait que signalait hier nos télégrammes, à savoir l'arrivée à Oran de deux croiseurs allemands, la Charlotte et le Stosch.

C'est, en effet, la première fois depuis 1870 que des navires allemands viennent mouiller dans un port français. — la première fois, par conséquent, que les canons de forts français répondent au salut de canons allemands.

Ajoutons qu'à part la visite historique de notre escadre du Nord à Kiel en 1895, lors de l'inauguration du canal de la Baltique à la mer du Nord, jamais aucun bâtiment de guerre français ne s'est rendu dans les eaux allemandes.

La Charlotte et le Stosch sont deux croiseurs d'ancien modèle, ayant une mâture complète. L'un et l'autre sont des navires-écoles. Le premier sert aux cadets, le second aux gabiers.

Nouvelles à la Main

Boireau est entré dans un magasin où d'agréables jeunes personnes font fonctionner des machines à écrire.

Très intéressé par le mécanisme, il demande à l'une d'elles :

— Est-ce que ça met l'orthographe?

Le petit vicomte désespère les siens par son existence déréglée.

Il a répondu l'autre jour à sa sœur qui lui faisait de timides observations :

— C'est par pur dévouement, ma chère... Il faut bien que je fasse des folies maintenant, pour être en état de donner un jour de bons conseils à mes futurs neveux!

Le Masque de Fer.

UNE ENTREVUE

AVEC

LE FILS DU SCHAH DE PERSE

Le fils du schah de Perse, Mélik Mansour Mirza, choa es saltaned, est sur le point de quitter Paris pour rentrer dans ses Etats. Avant ce départ, qui lui vaudra de nouvelles manifestations de sympathie, je voudrais rapporter ici, dans l'originalité de leur texte, quelques-unes des impressions que j'ai eu l'honneur de demander à ce jeune prince qui a séduit tous ceux qui l'ont approché par les merveilleuses qualités de son charme et de son esprit.

Mélik Mansour — prince royal, qui a reçu de son père, dans la langue imagée du sol natal, le double prénom de « Lumière de l'Empire » et d'« Ornement de Victoire » — est un prince tout à fait remarquable, bien qu'il soit à peine au seuil de la vingtième année; et il rapportera de son voyage à travers l'Europe une enthousiaste admiration dont ne pourra que profiter son pays.

En Allemagne, l'Empereur l'a comblé d'invitations flatteuses, et a décerné la grande croix de l'Aigle-Rouge, en brillants, au ministre qui dirigeait le voyage du prince, S. Exc. Kaghalkam.

En Belgique, mêmes réceptions, dîner au palais, décorations, distinctions de toutes sortes, au visiteur impérial.

En France, le Président de la République a reçu le jeune prince et lui a rendu sa visite avec les paroles les plus gracieuses, regrettant d'avoir à respecter l'incognito voulu de son séjour.

Mais c'est l'accueil de Paris qui a le plus vivement touché cette âme neuve, ouverte aux enseignements comme aux surprises de notre civilisation, et ces yeux noirs qui semblent refléter l'Orient dans leur profondeur.

Le prince n'a pas perdu une seule journée : il a voulu tout voir, il a visité en détail la Chambre des députés, les Invalides, l'Observatoire, Versailles, Saint-Cyr, Notre-Dame, le Palais de justice, le tombeau de l'Empereur, les théâtres, voire les coulisses, sans même négliger le bal de l'Opéra avec son décor de féerie et ses fantastiques illuminations.

Partout il a pris, en excellent français — car il écrit et parle fort correctement la langue française — des notes sur tout ce qu'il voyait; il écrivait même en voiture, ou dictait aux ministres qui l'accompagnaient, et son esprit avide de science n'était jamais lassé.

Je suis charmé de tout ce que j'ai vu, me disait-il à ce propos, en me contant, en phrases souvent interrompues, comme s'il revêtait encore, ses impressions et le plaisir de son séjour. Et Paris plaît à mon cœur comme à mes yeux.

On a dit que nous sommes les Français de l'Asie; j'en suis très fier, car je comprends désormais tout l'orgueil que l'on doit mettre dans ce titre.

Je suis venu chez vous comme un simple touriste.

Je n'ai en Europe aucune mission politique; mon rôle est tout simplement de chercher partout le progrès, le progrès moral et pacifique, le seul que j'aime, et de me faire le propagateur et l'instrument de ce progrès, en étudiant vos mœurs, en visitant vos établissements d'instruction

publique desquels, pour moi, tout découle.

« Je tiens d'ailleurs ces sentiments de mon père. Plus qu'aucun souverain d'Asie, il a la passion du progrès, et il a su à toute époque, mieux que personne, s'en-tourer des hommes les plus capables de secondar ses idées de régénération nationale. »

« Si vous avez l'occasion de parler de mon auguste père ou de nous autres, ses fils respectueux, dites, je vous en prie, que nous aimons beaucoup la France. Son influence en Orient a toujours été bienfaisante, et mieux que jamais je comprends maintenant combien tout le monde a raison chez nous de vouloir apprendre le français et votre littérature, qui reste toujours la reine du monde. »

« Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu prolonger assez longtemps mon séjour en France, et de n'avoir pas eu d'assez fréquentes occasions de voir vos ministres pour étudier ce grand pays. »

« Car il y a ici tout à apprendre! »

« Mais je reviendrai l'an prochain, avec mon père, pour admirer votre Exposition universelle qui sera la grande fête des progrès du monde entier. Et non seulement mon auguste père viendra, très certainement, mais je ferai tous mes efforts pour que mes frères puissent accompagner Sa Majesté, car ils sont tous, comme moi, avides d'études, d'observations et de progrès. »

« Un des bonheurs de mon voyage, c'est que Sa Majesté a eu soin de m'entourer, pendant ce voyage, de tout ce que la Perse a de plus respectable et de plus éclairé, comme Son Excellence Kaghalkam, le doyen de nos ministres, qui est ici, à mes côtés, et qui réunit en sa personne toutes les noblesses de notre histoire et de notre religion. »

« Par une faveur sans égale, et dont je sens tout le prix, mon père a permis que la plupart de ses ministres en Europe et ses fonctionnaires les plus éminents vinssent, à cette même occasion, m'aider de leurs sages conseils, comme pour me mettre à même de rapporter de mes diverses visites à travers l'Europe le plus grand nombre d'idées et de bénéfices. »

« De tout mon cœur, je rends grâce à mon auguste et vénéré père, et c'est par ce remerciement reconnaissant que je désire terminer cette conversation comme je terminerai ce merveilleux voyage en votre pays français. »

A ces mots, le prince Mélik Mansour Mirza se leva. Les grands dignitaires de sa suite qui assistaient à cette conversation, dans le salon de la rue Vernet : Kaghalkam, le pieux descendant du Prophète, le doyen des ministres de Téh

térêt que leur montre en ce moment le monde théâtral.

Le programme de la matinée du 7, auquel ont collaboré MM. Bertrand, directeur de l'Opéra; Samuël, directeur des Variétés; Félix Huguenot, Marguerite Ugalde et Jules Brasseur, sera, comme on va le voir, l'un des plus extraordinaires qu'on puisse rêver, et rappelle celui de la matinée Lavigne organisée par le Figaro l'an dernier.

L'Opéra s'inscrit pour une heure de musique et de danse avec Mmes Acker, Carrière, Chrétiën-Vaguet et Zambelli; MM. Vaguet, Delmas et Renaud. On entendra le trio de Faust par Mmes Acker, MM. Vaguet et Delmas.

MM. Bertrand et Gailhard permettent à Mlle Zambelli d'annoncer la première représentation d'un divertissement inédit dont elle remplit le principal rôle: *Les Débutants de l'Étoile*.

La Comédie-Française se montre également très généreuse et fournit un des plus jolis actes de son répertoire: *L'Été de la Saint-Martin*, de Meilhac et Halévy, joué par MM. de Péruzy, Baillet; Mmes Worms-Baretta et Pavilly.

Clou sensationnel: Mme Judic, qui n'a pas joué depuis si longtemps à Paris, va traverser la moitié de la France pour concourir à la matinée! Elle chantera des chansons nouvelles.

Tous les autres théâtres, l'Opéra-Comique, l'Odéon, le théâtre Sarah-Bernhardt, le Vaudeville, le Gymnase, la Porte-Saint-Martin, le Palais-Royal, les Nouveautés, le Châtelet, la Gaîté, les Bouffes-Parisiens, l'Ambigu, les Folies-Dramatiques, le théâtre Cluny, les Variétés et les concerts de Paris sont représentés par leurs principaux artistes, qui défilent dans le cadre joyeux d'une fantaisie improvisée par MM. Paul Gavault, Victor de Cottens et Louis Varney, intitulée *La Voie Lactée* et agrémentée d'airs connus d'Offenbach, Hervé, Lecocq, Serpette, Planquette, Audran, Messager, etc.

Le complot sera Huguenot, du Vaudeville; le complot, Mlle Marcelle Lender, des Variétés. Dans un cadre fantaisiste défilent tous les artistes de Paris, personnifiant toutes les pièces à succès ou jouant des intermèdes amusants. Le «Chœur des conspirateurs» de *la Fille de Mme Angot* sera joué et chanté par les principaux comédiens de Paris, sous la conduite de Coquelin aîné, chef de la conspiation. Les autres conspirateurs seront MM. Brasseur, Raimond, Lassouche, Gobin, Germain, Numès, Galipaux, Taride, Vauthier, Regnard et Prince.

Le chœur terminera par la valse, dansée par tous les artistes, hommes et femmes, qui auront prêté leur concours à la représentation, c'est-à-dire par les pensionnaires de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, de la Comédie-Française, de l'Odéon, du Vaudeville, des Variétés, du Palais-Royal, etc., et notamment par:

Mmes Jeanne Granier, Marguerite Ugalde, Simon-Girard, Jane Berny, Mily Meyer, Maria Legault, Marie Magnier, Andrée Mégar, Tarrion-Bange, Angèle Lavallière, Samé, du Minil, Gilberte, Mariette Sully, Blanche Marie, Paulette Darty, Lucy Gérard, Diéterle, Desnoy, Lantheaume, Mary Gillet, Myriam-Manuel, Ellen André, Alice Bonheur, Chabot, Rogé, Bocher, Balanqué; MM. Barr, Albert Lambert, Delaquerrière, Clément, Fugère-Périer, Polin, Soums, Guy, Rogé, Petit, Taride, Simon, Demy, Prince.

Inutile d'ajouter que les plus jolies artistes de Paris ont réclamé le droit de distribuer les programmes et de placer les spectateurs privilégiés de cette matinée extraordinaire.

Signalons une innovation très heureuse dans l'organisation coutumière des fêtes de charité: à partir du 1^{er} février, un bureau de location spécial sera ouvert pour les fêtes du 7 février dans le grand vestibule du théâtre des Variétés, etc. bureau de location sera tenu, tous les jours, de quatre heures à cinq heures, par trois de nos plus charmantes artistes, — qui rempliront ensemble ces délicates fonctions.

Voici la composition de ce contrôle essentiellement parisien, pendant les trois premiers jours de location:

Aujourd'hui jeudi: Mmes Marie Magnier, F. Samé, Diéterle.

Vendredi 3 février: Mmes Angèle, Lavallière, et Lucy Gérard.

Samedi 4 février: Mmes Félida Mallet, Mirjam Manuel et Lantheaume.

Et voilà une représentation qui comptera parmi les plus rares et les plus originales. Et la double bonne œuvre dont elle est l'occasion met une fois de plus en relief l'admirable solidarité de ces artistes parisiens, qu'on trouve toujours, grands et petits, quand le malheur de l'un d'eux leur est révélé.

Jules Huret.

LES AFFAIRES EN COURS

Le commandant Esterhazy — qui ne pouvait, on le sait, rester à Paris que tant que durerait son témoignage devant la Chambre criminelle de la Cour de cassation — a quitté avant-hier soir la maison de santé des Frères Saint-Jean-de-Dieu, où il habitait.

Vers six heures, le sous-chef de la Sûreté se présentait chez les Frères Saint-Jean-de-Dieu, et demandait à faire au commandant une communication urgente. Aussitôt introduit dans la chambre de M. Esterhazy, il lui notifiait la lettre suivante, adressée par le garde des sceaux au procureur général:

31 janvier 1899.

Monsieur le procureur général, M. le président Loew m'a averti que la Chambre criminelle avait clos hier, 30 janvier, la déposition de M. Esterhazy. Je vous prie, en conséquence, de prendre les mesures nécessaires pour que M. Esterhazy soit informé d'urgence que, sa déposition étant terminée, l'instruction dirigée contre lui va reprendre son cours au bout d'un délai de vingt-quatre heures, à partir du moment où votre communication l'aura touché.

Après avoir pris connaissance de ce document, le commandant Esterhazy a proféré quelques paroles assez vives contre certains magistrats. Puis, mettant à profit le délai de vingt-quatre heures, passé lequel M. Bertulot aurait dû être introduit en mandat d'amener dans le cas où il ne se serait pas rendu à l'invitation du juge d'instruction, M. Esterhazy a quitté dans la soirée la maison des Frères Saint-Jean-de-Dieu.

Il a pris à onze heures du soir, à la gare du Nord, le train pour la Belgique.

De son côté, M. Hamard, sous-chef du service de la Sûreté, est rentré à huit heures du soir à son bureau, et a informé aussitôt le procureur général qu'il avait rempli sa mission.

Ajoutons, pour les personnes qui aiment les détails, que, dans la journée du départ, l'ami du commandant Esterhazy s'était, à ce que raconte la *Patrie*, rendu à la Compagnie internationale des Wagons-Lits et avait pris un billet de coupé-lit pour Bruxelles, en demandant si le bénéficiaire, en arrivant dans cette ville, pouvait le faire prolonger pour une destination qu'il ne voulait pas faire connaître à l'avance.

En présence de la réponse affirmative, l'ami du commandant acquitta le prix du billet et on lui remit un coupon portant ces indications: E. A. 373. Paris-Bruxelles.

A onze heures, le commandant prit, rue Odinot, le fiacre 10,783 et se fit conduire 130, rue du Faubourg-Saint-Denis. Là, il entra dans une brasserie, au numéro 132, y resta une demi-heure, puis en sortit avec un compagnon à qui il remit une très volumineuse valise que le cocher avait chargée à côté de lui.

Le commandant Esterhazy remonta en voiture, n'ayant plus alors à la main qu'une serviette semblant bourrée de papiers.

À dix heures et demie, il arrivait à la gare du Nord; ajoutons que les agents de la Sûreté avaient alors perdu sa trace.

Le commandant, que nous avons vu voir au kiosque des journaux du hall central, était vêtu d'un ample pardessus bleu marine, d'un pantalon gris foncé, et coiffé d'un chapeau noir forme Crons-tadt.

Il acheta divers journaux, puis, le chapeau sur les yeux, il se dirigea vers le quai n° 4 où était garé le train 131, train express en trois parties desservant la Belgique, la Hollande et la Russie.

Il pénétra dans le coupé-lit B. B. 164, et loua un oreiller et une couverture.

A onze heures, quand le train se mit en marche, aucun voyageur n'était venu tenir société au commandant.

Disons enfin, pour être complet, qu'à Bruxelles, où le train 131 s'arrête une heure, le commandant a fait prolonger son billet jusqu'à Rotterdam.

En effet, on télégraphie de Rotterdam à l'Agence Havas que le commandant est arrivé hier matin dans cette ville.

A onze heures, il est parti pour La Haye.

*** Quelques journaux ont indiqué que les magistrats de la Chambre criminelle mis en cause par l'enquête dont M. Mgeau a été chargé, avec l'un de ses collègues, avaient refusé de répondre aux questions qui leur étaient posées par le président de la Cour de cassation.

Le fait, dit le *Temps*, est inexact: ces magistrats ont répondu verbalement ou par écrit, et leurs déclarations figurent dans le dossier de l'enquête communiqué à la Commission de la Chambre des députés chargée de statuer sur le projet de loi du gouvernement transférant à la Cour de cassation, toutes Chambres réunies, l'arrêt de revision.

G. Davenay.

Grains de bon sens

Il paraît qu'il y a en ce moment, en Amérique, un bambin de cinq ans que sa mère promène de ville en ville et exhibe aux populations émerveillées. Ce petit prodige prêche et discute sur les points les plus arides de la théologie protestante. Il exécute des variations sur l'Ancien et le Nouveau Testament avec la virtuosité d'un pianiste en herbe, premier prix du Conservatoire à sept ans.

Ce sont les journaux américains qui nous content le succès de cette tournée de conférences. Il va sans dire que je ne me permettrais pas d'émettre le moindre doute sur la véracité de mes confrères d'outre-Atlantique. L'enfant sur lequel ils s'exaltent avec un si bel ensemble a cinq ans, il sait par cœur ses deux Testaments et il en disserte avec la compétence d'un vieux théologien. Voilà qui est entendu.

Et après? Ces extravagances précoces ne sont pas rares en musique et en peinture. Tout le monde sait que Mozart, à six ans, charmait par ses improvisations la reine Marie-Antoinette; que Meyerbeer, au même âge, donnait des séances publiques de piano; qu'Handel avait écrit une messe à treize ans, et Weber un opéra.

Claude Verne dessinait à six ans; Raphaël peignait à sept ou huit. Amaury Duval, l'un des meilleurs élèves d'Ingres, me contait qu'en voyant son oncle Henri Regnault dessiner avec une canne, sur le sable du jardin, un chien qui posait devant lui, il devina ses aptitudes futures et lui prédit un grand avenir de peintre.

Il y a encore des génies précoces en poésie. On parle de Calderon qui à treize ans composa sa première comédie. En France, je ne sais guère qu'Alfred de Musset qui ait fait œuvre de poète à dix-huit ans. On parle toujours de la précocité merveilleuse de Victor Hugo, que Chateaubriand baptisa «l'enfant sublime». Je suis étonné de voir, au contraire, en étudiant son œuvre, combien il lui fallut de temps, d'efforts et de tâtonnements pour prendre possession de sa manière, pour s'élever des *Odes* et *Ballades* aux *Contemplations*, où il donne pour la première fois la mesure de son génie.

L'éclosion de Lamartine fut aussi très longue, et Dieu sait pourtant si Lamartine était né poète: il écrivait comme l'oiseau chante, comme le vent soupire, comme le ruisseau murmure, c'est lui-même qui le dit.

Et cependant, il passa ses premières années de jeunesse à imiter Parry, ayant de devenir le poète des *Méditations*.

C'est qu'avant d'écrire, il faut apprendre le français, ce qui n'est pas chose aisée; il faut apprendre ensuite à penser et à sentir, ce qui est plus difficile encore. C'est bien une autre affaire quand il est question de philosophie et de religion! La raison est ce qui se lève le plus tard chez l'homme.

On conte toujours l'anecdote de Bossuet prêchant à quatorze ans devant une assemblée de beaux esprits, un soir, après souper, et dont le succès fut tel qu'un des assistants déclara, en guise de compliments, qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt, ni si tard.

Mais, outre que l'historiette est fort sujette à caution, elle ne prouverait qu'une chose: c'est que Bossuet avait une admirable mémoire et une diction excellente; qu'il était fort capable, ayant appris un sermon par cœur, de le débiter

avec force. Il est probable que beaucoup de jeunes séminaristes en font autant. Ils ne deviendront pas pour cela des Bossuets.

Le génie se peut reconnaître chez un enfant à des signes qui, d'ailleurs, ne sont pas toujours certains. Mais soyez assurés qu'un enfant n'est pas un homme, et que s'il a trop l'air d'un homme, il paye le plus souvent fort cher cette précocité: car, à l'âge où ses camarades deviennent des hommes, il tourne à l'imbécille.

Les parents, qui ont, qui poussent les enfants, qui les forcent à devancer leur âge et qui félicitent de leurs succès prématurés, Laissent les esprits croître lentement, comme les corps, et se régler sur le pas des années.

Le chemin le plus long est aussi le plus sûr.

Francisque Sarcey.

LA JOURNÉE

Jeudi 2 février

Sports: Assaut de la salle de l'Homme-Armé (8 h. 1/2 du soir, 2 rue Braque). — Tir aux pigeons au cercle des Acacias. — Lutte à l'athlétique-club de France (9 h. du soir, rue Ramey, 31). — Match intercolaire de rugby (2 h., terrain du Stade).

Théâtre: A l'Ambigu, *le Roi des Mendiants*. — Conseil de cabinet, au ministère de l'Intérieur.

Le Parlement: Au Sénat, la répression des fraudes (3 h.). — A la Chambre, suite de la discussion du budget des travaux publics (2 h.).

A l'Elysée: Dîner parlementaire et, à 9 h. 1/2, réception officielle. — Tirage au sort: Dixième arrondissement (1 h., mairie). — Le même jour, à Cligny et à Montmorency.

La charité: Vente en faveur de la Société de l'Allaitement maternel (jusqu'à 11 h., 2 h. à 6 h., rue Miromesnil, 11 bis). — Sermon de charité par M. l'abbé Frémont (4 h., Sainte-Clotilde).

La crèche monumentale: Dernière réunion des enfants devant la crèche et sermon par les enfants, à l'instar de Rome (2 h., Saint-Eustache).

Banquet: Dîner offert à M. Courtelain, pour fêter sa nomination dans la Légion d'honneur (chez Marguery). — Banquet Stanislas, sous la présidence de M. de Ramel (au collège).

Conférences: M. Léo Claretie, sous les auspices des Etudiants hellènes de Paris: «L'hellénisme en France», avec audition de chants grecs modernes (9 h. soir, 23, rue Serpente). — M. Grégoire de la Chapelle: «Les nouveaux chemins de fer africains» (8 h. 1/2, rue Serpente, 28). — Docteur Lefèvre, membre de la mission Pavie: «Le Haut Laos» (8 h. 1/2, mairie Drouot). — R. P. Terrien: «Conférences pour hommes (8 h., église Saint-Bernard de la Chapelle). — Ouverture du cours de M. Max Turmann, sur le «Mouvement catholique contemporain» (4 h. 1/2, rue de Tournon, 8).

Mariages de roses: Mariage, à Saint-Denis, des quatre rosiers de l'année.

Le Monde et la Ville

SALONS

— Ce soir, dîner parlementaire à l'Elysée. Les convives: le président de la République et de M. Félix Faure; les présidents et les bureaux du Sénat et de la Chambre, ainsi que les présidents des grandes Commissions parlementaires.

Après le dîner, réception à laquelle les personnalités officielles et les membres du Parlement sont priés de considérer le présent avis comme une invitation.

— L'ambassadeur des Etats-Unis et Mme Horace Porter ont donné, lundi dernier, un dîner diplomatique dans leur hôtel de la rue Villjost. Au nombre des convives:

Les ambassadeurs de Russie, d'Italie et d'Angleterre, lady Monson, la princesse Léon Ouroussoff, le ministre des affaires étrangères et Mme Delcassé, les ministres de Danemark, du Japon, Mme de Hegermann-Lindencrone et Mme Kurino, M. Justice Brewer, Mme Cameron, M. de Martens, M. et Mme Townsend, M. et Mme Viégué, M. et Mme Vanderbilt, le colonel J. J. Astor, le général et Mme Winslow, M. et Mme John Munroe, le docteur Clarke, miss Reed, M. Mallet-Provost et Mme Balli.

— Grand dîner de vingt-quatre couverts, avant-hier, chez M. et Mme A. Reithling, dans leur appartement de la rue de Montcaumon. Dans la soirée, les convives ont eu le plaisir d'entendre Mme Otto Hecht et Mlle Hélène Reithling, l'une pianiste, l'autre violoniste de talent remarquable; Mme Cécile Ritter-Ciampi, Mlle Faury, le baryton Ciampi et le chansonnier Jean Battaille.

— Charmante soirée chez M. et Mme Rosenbaum, dans leurs salons du boulevard Malesherbes, où une élégante assistance a vivement applaudi la *Goutte d'Eau*, un acte en vers de Raymond Crussard, musique de René Noly, interprété à ravir par Mmes Claire Rosenbaum et Claire Crussard.

— Dimanche prochain, matinée musicale chez Mme Le Chevallier de Boisval. Au programme, *Le Chantier de l'Espérance*, opéra-comique de M. Deryn, musique de la fille de la maîtresse de maison.

— Hier soir, le général de Charette recevait ses anciens zouaves dans l'hôtel du vicomte et de la vicomtesse de Champeaux-Verneuil, avenue Hoche.

Le poète breton Botrel a chanté admirablement ses chansons, qui ont eu le plus grand succès. Parmi les personnes présentes:

Comte Le Godevic de Traissan, député; comte Keller, comte et comtesse de Puisseux, comte de Jallerger, baron de Kertanguy, M. et Mme de Poulquien, M. et Mme de Beaumont, M. de Baudard, M. du Parc de Saint-Maur, comte de Montferand, Mgr Bourlart, vicomte de Poli, M. Aubineau, M. de La Valette, etc.

RENSEIGNEMENTS MONDIAINS

— Ce soir, à neuf heures, M. Léo Claretie fera, à l'Association des étudiants hellènes, une conférence sur l'hellénisme en France. Mlle Jenny Passama chantera des chansons grecques modernes et des fragments de la musique antique.

— M. V. Llorca, le pianiste bien connu, donnera lundi prochain, à la salle Pleyel-Wolff, un concert de musique moderne, avec le concours de Mlle Lina Facary, la grande cantatrice, et de M. Pfeiffer.

— La première matinée musicale chez M. et Mme Labatut, dans leur hôtel de l'avenue Victor-Hugo, a été un gros succès. Après une conférence très goûtée de Mme Judith Gautier, on a applaudi Mlle Hillemecher, M. P. Pecquery, M. Mauguère, Mlle Solacoglou, MM. Weingartner, Lematte, Hérouard, Ferroni et M. de Haseggreen.

Le Marché d'amour, de Grétry, avec variations du baron de Léry, a enlevé le public. Enfin, on a fait un véritable triomphe à Mme Labatut (Simone d'Amaud), dont la belle voix si sûre et si étendue a produit, comme toujours, la plus grande impression.

CERCLES

— Recus comme membres permanents du Cercle agricole:

Le comte Louis de Montesquiou-Ferrière, présenté par le comte Vladimir de Montesquiou-Ferrière et le comte Guy de La Rochefoucauld; le comte Jean de Bortoux, présenté par le comte Guy de La Rochefoucauld et le prince Armand de Lucigne-Faucigny; le vicomte Edmond de Poncins, présenté par le prince Armand de Lucigne-Faucigny et le marquis de Saint-Paul; le comte Elie d'Avary, présenté par le duc de Mortemart et le comte Edouard de Moustier.

— Au cercle de l'Union artistique, ont été reçus, hier, comme membres permanents:

M. Ferdinand Hourlet, capitaine de frégate de réserve, présenté par le vice-amiral Ch. Duperré et M. René-Eschassériaux; — M. Léon Glanz, présenté par M. Albert Dumetz et Georges Glanz; — M. Louis du Bourg, lieutenant au 12^e dragons, présenté par le général Haillet et M. Lodoïs Meandre; — M. Ernest Breuil, conseiller d'ambassade honoraire, présenté par MM. Thion-Montauban et Napoléon Magné; — M. Louis de Gislain de Cernay, premier secrétaire d'ambassade, présenté par le vice-amiral Ch. Duperré et M. Dumaine.

Ce soir, séance hebdomadaire à ce même cercle. Au programme: *Quatuor* n° 11, de Beethoven, et *Quatuor* de Mozart: MM. Pennequin, Besnier, Trombetta, Salmon et M. G. Gillet; air de *la Création*, de Haydn; *Sérénade inutile*, de J. Brahms et *Vous souvenez-vous?* de G. Pierné; Mlle de Nocé; fantaisie en fa dièse, de Chopin; M. Pierret.

— Aux derniers ballottages du Tennis-Club de Paris ont été reçus comme membres: le vicomte A. de Nougé, présenté par M. Calame et Masson; — M. Prunier, présenté par MM. Rolland et Decugis; — M. Hofele, présenté par MM. Worth et J. Plassard.

Ce même cercle donnera un handicap simple interclubs sur ses courts couverts. Les engagements doivent être envoyés, avant jeudi 9 février, au Tennis-Club de Paris, 71, boulevard Exelmans, à M. Hétel, handicapier.

Le tirage des parties aura lieu demain, en présence des joueurs, et les parties commenceront le dimanche pour se terminer le mardi gras.

DEUIL

— Nous apprenons la mort: — De la vicomtesse de Baux née de Tournay, décédée à l'âge de 62 ans. Elle était la belle-mère du colonel d'Espagnol et du vicomte de Beausse-Seyssel; — Du général Lafouge, grand-officier de la Légion d'honneur, décédé à l'établissement des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, à l'âge de 62 ans; — De l'ingénieur Babinski, décédé à l'âge de 75 ans; — Du comte Maximilien Clairon d'Haussonville, président de gouvernement à Cassel, décédé à l'âge de 62 ans. Son fils aîné est président de cercle à Mersbourg; — De M. Jon Bran de Lemery, Roumain de Hongrie, décédé à l'âge de 85 ans. Il joua un rôle important lors de la Révolution de 1848 et figure successivement à la Diète de Transylvanie et à la Chambre autrichienne, avant l'introduction du système dualiste; — De l'historien Robert Fruin, surnommé le Mignet hollandais, décédé à Leyde, à l'âge de 75 ans; — De M. Jean-Baptiste Herrigot, décédé à Guebwiller (Alsace), à l'âge de 83 ans; — Du pasteur Mathieu, depuis trente ans à la tête de l'église réformée de Mulhouse, en cette ville, à l'âge de 75 ans; — De M. Prenat, administrateur du Crédit foncier en Algérie; — De Mme Labour née de Molinet, femme du conseiller à la Cour d'appel. Ses obsèques seront célébrées demain matin, à dix heures et demie, à Saint-Pierre de Chaillot.

Ferrari.

NOTES D'UN PARISIEN

M. Anatole Deibler, dont mon ami le Passant nous parlait tout dernièrement, vient de faire brillamment ses débuts à Paris. Il a exécuté, avec une remarquable sûreté de main, un nommé Peugnez dont vous trouverez plus loin l'histoire, et qui n'est pas mort d'une façon banale. Je n'ai pas, pour cela, jusqu'à verser un pleur sur sa tombe; mais, enfin, il mérite vraiment d'être tiré de la fosse commune.

Le gaillard, en effet, a eu, probablement sans s'en douter, un ou deux mots historiques. Ce devait être un de ces garnements dont le grand bonheur est de se faufiler de temps en temps, avec une contremarque, dans quelque théâtre de drame. Il y avait entendu la célèbre apostrophe:

— Tu trembles?... — Oui! Mais ce n'est pas de peur. C'est de froid!

Peugnez a répété cette apostrophe au pied même de la guillotine. Il n'a pas voulu qu'on attribue à la peur le frisson, pourtant légitime, qu'il éprouvait en allant à l'échafaud.

Et, de même, sous le couteau fatal, il a répété un mot également légendaire. Le mot du boucher Avinain:

— Navrez-vous jamais!...

En quoi il se trompait, car il arrive parfaitement qu'on gracie des criminels qui ont avoué, et qu'on en exécute d'autres qui ont nié jusqu'au bout. Mais il ne faut pas être trop difficile sur les mots de la fin quand il s'agit d'un condamné à mort, et c'est vraiment d'un bon sentiment, à ce Peugnez, d'avoir voulu que sa dernière parole fut un bon conseil pour ses successeurs et amis, les assassins de l'avenir...

E.

MORT D'EDMOND MAME

(Par dépêche de notre correspondant particulier) Tours, 1^{er} février.

Une triste nouvelle nous parvient de Nice. M. Edmond Mame, fils aîné de M. Paul Mame, le grand éditeur tourangeau, vient de mourir à l'âge de trente-sept ans.

Depuis de longues années, le défunt souffrait d'une maladie cruelle dont, en ces derniers mois, ses amis constataient avec émotion les progrès rapides, et le dénouement fatal n'était que trop prévu dans son entourage.

Oblié d'abandonner la direction de l'imprimerie qu'il partageait avec son père et son frère, M. Edmond Mame chercha vainement, dans plusieurs stations thermales, la guérison de ses souffrances. Et il revenait à Tours de jour en jour plus affaibli, découragé, perdant tout espoir.

Après qu'il eut passé une semaine à Paris en janvier, les docteurs consultèrent le malade de se rendre à Menton. Il y consentit, avec une arrière-pensée: «Mon dernier voyage, peut-être», disait-il, si mon médecin de Tours, le docteur Menier, qui voulait l'accompagner, ainsi que Mme Edmond Mame, sa femme, et son frère, M. Armand Mame. Douleuse expression du pressentiment de sa fin prochaine!

La nouvelle du décès a provoqué en Indre-et-Loire une véritable consternation. Par son affabilité envers les ouvriers, par son inépuisable charité qui est une des traditions de la famille Mame, le défunt s'était acquis les respectueuses sympathies de tous les Tourangeaux, sans aucune exception de parti.

Au mois de décembre, les commerçants lui avaient encore donné un dernier témoignage d'estime en le réélisant, avec une imposante majorité, membre de la Chambre de commerce. M. Edmond Mame n'avait jamais brigué d'autre fonction publique que celle-là, désirant consacrer toute son existence aux grandes œuvres artistiques entreprises par sa maison.

De concert avec MM. Paul et Armand Mame, il employa les dernières parcelles de son énergie à l'édition de cet admi-

ble livre qui a pour titre: *La Vie de Jésus-Christ*, par Tissot.

Après midi, les ateliers de l'imprimerie ont été fermés en signe de deuil. Les registres se couvrent de signatures.

On ignore encore la date des obsèques qui seront, à coup sûr, l'occasion d'une imposante manifestation de regrets à l'égard du défunt, de respect envers une famille éprouvée par tant de deuils récents, et dont le nom est indissolublement lié au nom même de la ville de Tours.

George Grippon.

A l'Etranger

Les Etats-Unis et les Philippines

La lutte de la raison contre les cupidités annexionnistes — qui se donna carrière, au Sénat américain, avant la déclaration de guerre à l'Espagne — se renouvelle aujourd'hui, à propos de l'annexion des Philippines. Il existe, dans la grande Assemblée politique des Etats-Unis, un certain nombre d'esprits fermes et prévoyants qui, au nom de la Constitution fédérale, au nom du bon sens et de l'humanité bien entendue, luttent contre les entraînements ou inconséquences ou intéressés des «jingoïstes».

Il n'est pas vraisemblable que leurs efforts soient couronnés de succès, mais les raisons qu'ils font valoir n'en sont pas pour cela plus mauvaises.

La principale est, d'ailleurs, tirée de l'évidence même. On ne saurait douter, en effet, que, si les Américains persistent, comme il est probable, dans leur intention de subjuguer les révoltés des Philippines, ou même, simplement, de les soumettre à leur protectorat, ils n'en viendront à bout que par une guerre très longue et par d'énormes sacrifices en hommes et en argent. Les Philippines valent-elles ces sacrifices? C'est aux Américains seuls qu'il appartient d'en juger. Nous n'avons, nous, qu'à rapporter des faits, afin de permettre à nos lecteurs de se former une opinion précise sur une question qui commence à s'embrouiller furieusement.

Ce qui complique cette situation d'une manière imprévue, c'est que les vaineurs des Espagnols n'ont pas seulement devant eux des populations impatientes de toute domination, mais un homme. Cet Aguinaldo, qui a organisé déjà un gouvernement à peu près régulier après avoir fomenté une insurrection formidable, fait preuve, dans sa conduite, des qualités politiques les plus surprenantes et les plus rares. Soit qu'il traite avec les Espagnols, ses maîtres d'hier, soit qu'il poursuive avec les Américains, les dominateurs d'aujourd'hui, des négociations le plus souvent dilatoires, on ne saurait méconnaître qu'il agit avec une entente parfaite des intérêts qu'il a à traiter, avec un sens très positif des réalités et même des nuances qu'elles comportent. C'est ainsi qu'après avoir restitué certains prisonniers aux Espagnols, et indiqué les conditions qu'il mettrait à la libération des autres, il a déclaré qu'il ne rendrait qu'au Pape seul les trois cents prisonniers ou moins qu'il a capturés comme otages. Si le Vatican accepte cette façon d'envisager la question, il est évident qu'Aguinaldo s'en prévaudra pour alléguer qu'on doit le traiter désormais comme le chef d'un gouvernement indépendant. Ce Talleyrand jaune va chercher à Rome une sorte d'investiture morale. Cela ne l'empêche pas d'envoyer des négociateurs à Washington, à Londres et à Paris.

Assurément, les

Mort de la princesse de Bulgarie

Les obsèques de la princesse de Bulgarie seront célébrées samedi prochain à Sofia, où de nombreux employés des pompes funèbres de Vienne sont arrivés pour exécuter la décoration de l'église Saint-Georges où est inhumé le prince Alexandre de Battenberg.

Le corps de Son Altesse Royale est exposé, au milieu d'une profusion de fleurs, dans le salon rouge du Palais. De là, il sera transporté à l'église. L.A.A.R.R. le duc de Parme et la duchesse, née princesse de Bragança, père et belle-mère de la princesse défunte, assisteront aux funérailles avec le duc de Cobourg et les autres proches parents, sauf la princesse Clémentine d'Orléans, retenue à Menton par son grand âge et l'état de sa santé.

Un service funèbre a été célébré hier, en l'église cathédrale de Sofia, auquel assistaient tous les membres du corps diplomatique et du monde officiel. Des messes de Requiem ont été dites dans toutes les églises de la capitale et de la principauté.

Le prince Ferdinand, qui est inconsolable, a reçu de toutes les maisons régnales d'Europe des dépêches empreintes de la plus affectueuse et douloureuse sympathie. Parmi les premières arrivées : celle de la reine des Deux-Siciles et de Mgr le prince Alphonse de Bourbon, chef de la maison royale de Naples, tante et oncle de la princesse de Bulgarie. Le corps diplomatique est allé présenter ses condoléances à M. Grékov, ministre président.

Toujours énorme, la foule qui stationne devant le palais. Tous pleurent la perte de la sainte princesse. Partout règne le plus grand deuil. Les théâtres sont fermés.

On sait maintenant que les deux cent cinquante mille francs d'apanage annuel qu'elle recevait de son père étaient distribués aux pauvres et aux œuvres de bienfaisance qu'elle patronnait.

A Paris, pendant la journée d'hier, un grand nombre de personnes sont venues s'inscrire sur les registres déposés chez M. Ivan S. Guéchoff, agent diplomatique de Bulgarie, à son domicile, 94, avenue Kléber. Citons, parmi les inscrits :

Le Président de la République, S. A. I. le duc Eugène de Leuchtenberg ; les présidents du Sénat et de la Chambre des députés ; M. Delcassé, ministre des affaires étrangères ; le nonce apostolique, les ambassadeurs de Russie, d'Angleterre, d'Italie ; les ministres de Roumanie, de Suède et Norvège, du Chili ; les préfets de la Seine et de police, le général baron de Friedberg, les commandants Moreau et de Lagrange, M. Raindre, directeur des affaires politiques ; le général Sausseur, le chargé d'affaires de Serbie, le consul général de Russie à Paris.

Duc de Doudeauville, M. André Buffet, princesse Léon Ouroussoff, lady Monson, M. et Mme Benjamin-Constant, Mme Due, duchesse de Valence, M. et Mme Paul Despres, M. et Mme L.-S. de Polakoff, le capitaine Roger, Mme et Mlle Cazotte, baron et baronne Frédéric de Sonbeyran, comte de Changy, M. et Mme Guillaud, comte et comtesse de Las Cases, baron de Farincourt, MM. Gabriel Ferrier, Delavaud, de Valdrome, Georges Benoit, ministre plénipotentiaire ; comtesse de Bourbonnais ; MM. Degrand, consul de France à Philippopolis ; René Baudouy, Manzano-Torrès, J.-H. Thors, D. Thuret, François Arago, Ernest May.

Naby-bey, chargé d'affaires de Turquie ; vicomte et vicomtesse de Guerville, M. et Mme J. de Waru, baronne G. d'Adelsward, comte de Maugny, vicomte et vicomtesse de Peiteville, M. André de Fougères, docteur Vivier, comte et comtesse André Miszech, général Tournier, M. et Mme Henri Lozé, baron et baronne de Lagatinerie, MM. Léon Bourgeois, S. de Zarine, Arthur Raffalovich, Henri des Granges, Mme et Mlle de Beaufort, baron et baronne de Chanteau, Mme Edouard Hervé, M. Philippe Hervé, marquis et marquise de Pennantier, baron et baronne Louis de La Grange, marquis et marquise de Baral, comte et comtesse Wrangel, MM. Ph. Crozier, Mollard, Labeyrie, A. Swetchine, Beau, baron de Roijoux.

M. de Sainte-Olive, Martin Furth, Louis Dreyfus, G. Honnorat, M. et Mme C. de Gessier, M. et Mme Louis Léger, comte et comtesse Maurice de La Farge, marquis et marquise de Lespigny, Mme Loubet, M. et Mme Aubry-Vitot, commandant Ulm, MM. Assen, Keremetchief, Mme Laurente, baron Imbert de Saint-Amand, comte et comtesse Henri Vigier, comte Louis de Luppé, M. Le Marchand, ministre plénipotentiaire ; G. Saint-René Taillandier, Mme Ghika, etc.

Le drapeau bulgare, voilé d'un crêpe noir, est mis en berne.

M. Guéchoff a reçu plusieurs membres du corps diplomatique et du monde officiel, venus pour lui exprimer de vive voix leurs condoléances.

Ferrari.

APPEL A L'UNION

NEUVIÈME LISTE

MM. Frédéric Ezuzier, député ; S. Wolff, inspecteur général des ponts et chaussées, en retraite ; Paul Tridon, interne provisoire des hôpitaux ; D. Baunial, libraire, Lorient ; Maurice Muret, conseiller général de Seine-et-Oise, maire de Margency ; Victor Morlet, bibliothécaire de l'Université ; Charles Morlet, conservateur à la bibliothèque Saint-Gervais ; Emile Gallé, maître verrier, Nancy ; Albert Kaempfen, directeur des musées nationaux ; Albert Waddington, professeur à la Faculté des lettres, Lyon ; Barot, rédacteur en chef du *Progrès de l'Est*, Nancy ; de Schaezen, secrétaire de la rédaction du *Progrès de l'Est*, Nancy ; Max Gérard, au *Progrès de l'Est*.

MM. Flurer, professeur à la Faculté de droit de Lyon ; Jules Dard, maître de conférence à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand ; Houlléville, maître de conférences à la Faculté des sciences de Lyon ; docteur R. Dreyer-Dufer, Reybaud-Pouille, Henri Truchy, professeur adjoint à la Faculté de droit de Dijon ; L. Schmidt, pasteur à Lézay ; E. Guichard, professeur à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand ; docteur L. Klein, ex-interne des asiles de la Seine ; Emile Legouis, professeur à la Faculté des lettres de Lyon ; Pierre Debrée, principal de collège, en retraite ; Mme Joseph Pravez, à Lyon ; Mlle Joseph Pravez, à Lyon ; Achille Soury, négociant à Paris.

MM. A. Dubuc, receveur de l'enregistrement à Conde ; Henri Michel, conservateur de la bibliothèque d'Amiens ; Georges Coquerel, actuaire, ex-chef adjoint au ministère des colonies ; Albert Doucraire, avocat, Evreux ; A. Gendron-Esnault, architecte expert ; Henri Riville, pasteur à Lunéville ; Gaston Valère, Adolphe Laroche, pasteur à Rochefort ; Henri Vallée, Ernestine Flaur, professeur au collège de jeunes filles, Avignon ; Jeanmaire, pasteur.

MM. Henri Berton, avocat à la Cour d'appel ; Tisserand, agrégé de philosophie ; Edouard Droz, professeur à la Faculté des lettres de Besançon ; Georges Guillard, répétiteur ; René Travers, agrégé de l'Université ; E. Mariette, receveur à Nangis ; docteur Santenon, médecin de l'asile d'aliénés Saint-Ylie ; André Robinet, externe des hôpitaux ; Auguste Salleron, Edouard Baltzinger, représentant dépositaire ; Eugène Bonnardel, rece-

La bonne France

(AU PALAIS-BOURBON)



— Tout ça, c'est bien grave !

— Croyez-vous qu'on en parlera beaucoup dans quatre mille ans ?

veur des postes à Avesnes ; Georges Mazinghen, de la Société des gens de lettres ; Ch. Batault, avocat, docteur en droit.

MM. le docteur A. Langlois, docteur Walcz, H. Gémard, pasteur, président du conseil ; Florent, C. Broussais, propriétaire à Coulombes ; docteur Alfred Goguel, H. Sontis, agrégé de l'Université de Grenoble ; P. de Felice, pasteur à Enghien ; A. Lamotte, à Vincennes ; Louis Chateau, Georges Serpin, Fernand Bernheim, interne des hôpitaux ; docteurs H. Cuvillier et H. Dieterlen, ex-interne des hôpitaux ; Lucien Ferrand, licencié des sciences physiques ; Armand, pasteur, à Montelimar.

MM. G. Quesnel, directeur de l'Ecole supérieure du commerce de Montpellier ; docteur Fernand Merlin, Saint-Etienne ; T. Fallot, pasteur, Sainte-Croix (Drôme) ; G. Darboux, agrégé de l'Université de Montpellier ; docteur Dehied, A. Serpin, ancien magistrat ; H. Lanta, Jules Maldidier, agrégé de philosophie ; A. Bassot-Bonneton, ancien industriel ; Paul Sirven, agrégé des lettres ; André Cohen, étudiant en lettres ; Ulysse Aubry, Jules Soulin, receveur des postes en retraite.

MM. Léon Lalande, professeur de philosophie ; Géo Blott, Alfred Joulin, employé de commerce ; Odysse Barot, Julien Dupré, artiste peintre ; Ch. Bédézès, avocat ; Recolins, publiciste, à Paris ; docteur A. Hamon, S. Strowski, professeur de philosophie, à Pontivy ; E. Fontanes, président honoraire du Consistoire du Havre ; Jules Griset, comte Georges de Vissec.

MM. Léon Toudé, ingénieur des arts et manufactures ; Edmond Eickart-Sée, Emile Javet, chimiste ; Eugène Caen, ancien adjoint du troisième arrondissement ; Armand Collin ; René Lemesle, étudiant en médecine ; B. Gratz, pasteur.

Pour l'humanité

Trouver le moyen de guérir la Tuberculose, ce fléau de tous les peuples et de toutes les époques, a été le but des efforts de tous les savants médecins. C'est la France qui aura l'honneur de cette découverte, car la tuberculose est réellement vaincue par les efforts du docteur Berlioz, de Grenoble, entre autres le séro-gaïcol et l'organo-sérum de bouff. Leur efficacité fait bruit dans le monde entier et, préparés par l'Institut sérothérapique de Grenoble, ils se trouvent aujourd'hui dans toutes les pharmacies.

LA CHAMBRE

Mercredi 1^{er} février 1899.

LES PRISONS

Les prisons, bon grenier à discours, ont encore occupé la Chambre aujourd'hui. Chacun a voulu dire son mot. La concurrence que la main-d'œuvre pénale fait au travail libre est une bonne matière électorale.

M. Lucien Hubert, député des Ardennes, où il y a beaucoup de vignerons, a félicité le gouvernement d'avoir supprimé la vannerie dans les prisons. C'est, suivant lui, une bonne préface à une réforme plus radicale.

M. Vaillant, qui a « des clartés de tout », n'admet pas que les divers départements ministériels, notamment la guerre et la marine, fassent des commandes aux prisonniers ; le salaire des ouvriers honnêtes doit fatalement en souffrir. Transfor-

mée en atelier de production, la prison manque son but. La seule concession que l'administration pénitentiaire puisse arracher à M. Vaillant, c'est la faculté d'employer les prisonniers à l'intérieur du domicile forcé qu'elle leur assigne. Ne pourraient-ils pas, par exemple, le construire et le meubler eux-mêmes ? Cette idée de faire des prisons pour occuper les prisonniers est absolument neuve.

M. Levraud, député de Paris comme M. Vaillant, en a développé d'autres qui ne sont guère moins originales. Après avoir reconnu que tous les orateurs qui l'ont précédé à la tribune « ont eu raison dans une certaine mesure », M. Levraud s'est efforcé de concilier leurs opinions contradictoires. Tâche difficile et ingrate ! Il croit cependant que tous les systèmes peuvent se fonder en un seul, qui consisterait à varier le régime pour chaque prison : « L'uniformité est le grand défaut de l'administration française ; on applique la même solution à tous les cas ». Il faudrait diviser les détenus en catégories ; aux uns, on apprendrait à lire et à écrire ; aux autres, on enseignerait un métier ; ceux-ci seraient employés à des travaux agricoles autour de leur phalanstère ; ceux-là, les chevaux de retour, les irréductibles, soumis au *hard labour* anglais, comme ce malheureux Oscar Wild, pourraient, par le seul poids de leur corps, servir de force motrice et transmettre à distance l'énergie électrique.

« Mais ce que je demande avant tout à l'administration, c'est de ne pas appliquer à ces différentes catégories un traitement uniforme, parce qu'il y a des cas et des variétés à l'infini. »

Ce sentiment part d'un bon naturel ; mais, quand il y a seulement quatre ou cinq enfants dans une famille, c'est déjà une grande difficulté que de ne pas leur donner à tous la même éducation ; comment faire avec une collectivité comme les détenus ? On ne peut pourtant pas établir un régime particulier pour chaque soldat de la grande armée du crime. C'est comme si, dans un régiment, on voulait soumettre les Bretons, les Provençaux, les Auvergnats, les Parisiens, etc., à des exercices différents, à une discipline différente.

La Chambre n'en a pas moins applaudi M. Levraud, comme elle avait applaudi M. Hubert et Vaillant.

M. Augé, député de l'Hérault, n'entend pas qu'on installe dans une prison, même à titre d'essai, « des machines à vapeur, des filatures, des tissages, des teintureries, en un mot l'outillage complet d'une industrie constituant un monopole d'Etat au détriment des industries libres » ; mieux vaudrait employer les détenus à colporter la Crau ou à creuser le canal des Deux-Mers. Que répondre à cela ? Il est certain que les Egyptiens faisaient construire par leurs prisonniers ces pyramides d'où quarante siècles contemplant les soldats de Bonaparte.

M. Balsan n'est pas partisan non plus de la prison-usine : « Il serait fâcheux surtout qu'une industrie y occupât une série d'ateliers se commandant l'un l'autre. Le travail des prisons doit être uni-

personnel, exécuté par chaque individu indépendamment de ses co-détenus ». Autrement on fait un tort considérable au travail libre.

La position était embarrassante pour le rapporteur du budget pénitentiaire, M. Pierre Baudin, homme raisonnable, observateur pratique, qui semble doué d'une sagacité toute spéciale pour flairer les utopies. Comment mettre d'accord tous ces réformateurs ? Comment leur donner à chacun un petit os à ronger ?

M. Pierre Baudin s'en est tiré à force de modération et de prudence. A ses yeux, l'abandon du travail dans les prisons, en d'autres termes l'abolition systématique de la main-d'œuvre pénale, serait un désastre. Y arrivera-t-on plus tard ? Il en doute. En tout cas l'heure de cette réforme n'a pas sonné. Le travail seul peut relever et moraliser le détenu, le protéger contre lui-même, entretenir en lui la santé de l'intelligence et du corps, réveiller, au besoin, sa conscience endormie.

Ces vérités me semblaient acquises depuis longtemps. Cependant l'habile rapporteur en a eu besoin de les défendre. Il a parlé en administrateur expérimenté, j'en dirais volontiers en homme de gouvernement. On l'en a récompensé par des bravos un peu moins nourris, mais beaucoup plus sincères que ceux qui ont été prodigués aux hardis empiriques, aux enfonceurs de portes qui aiment à se donner carrière sur cette délicate question.

M. Pierre Baudin veut qu'on aille piano, *ma sano*. Commençons d'abord par substituer partout la régie directe à l'entre-prise ; supprimons les intermédiaires, et nous verrons après. Ce n'est pas là créer une concurrence déloyale à la main-d'œuvre libre.

Il y a presque toujours, dans chaque séance, un discours qui défend les nerfs de la Chambre. Ce discours avait été prononcé hier par l'abbé Lemire ; il a été prononcé aujourd'hui par M. Clovis Hugues qui n'entend pas que l'Etat fasse travailler les prisonniers à vil prix, « qu'il vole les voleurs ».

Avec infiniment d'esprit, d'humour et d'émotion communicative, le bon Clovis a raconté *Ses Prisons* et il a fait plaisir à toute la Chambre.

M. Clovis Hugues. — Je ne m'attendais pas à prendre la parole dans ce débat ; mais étant donnée la tournure qu'il a prise, je me suis demandé pourquoi, en me qualifiant de professionnel, je ne présenterais pas quelques observations. Car j'ai été longtemps en prison (On rit.) et je me suis senti soulevé par je ne sais quel flot de souvenirs qui me portent à cette tribune.

Vers l'âge de dix-huit ans, un jour que j'allais aller à écrire un article où je savais tout, à ce qu'il paraît : la propriété, la famille, la religion et « les autres balancées », comme disait le président Cartier. (On rit.)

Toujours est-il que je fus condamné pour cet abominable article qui avait le seul défaut d'avoir été très mal écrit, par un jeune homme de dix-huit ans, malgré la bonne éducation que j'avais reçue au petit séminaire. (On rit.)

Je vois M. l'abbé Gayraud qui sourit : je ne

fais aucune difficulté de reconnaître que c'est dans ces maisons que l'on reçoit la meilleure éducation littéraire.

Le voilà donc en prison ! D'abord il y rêve, puis il se met à travailler comme les camarades, s'ennuyant « d'être le monsieur, l'aristo ». Le directeur lui avait dit : « Comme journaliste, vous ne travaillerez pas ; vous regarderez les autres travailler. » Mais me voyez-vous, moi socialiste, acceptant cette situation ? Spontanément, il y renonce, il fabrique tantôt des chaussons de lièze, tantôt des boîtes d'allumettes... « L'Etat est si malheureux dans la fabrication de ses allumettes que j'y mets toute mon ardeur, espérant qu'à force de fabriquer les boîtes, les allumettes finiront par prendre... »

M. Clovis Hugues. — Je fis tout ce qui me fut ordonné. Conclusion : (je sais que l'expression est peu parlementaire) de la peau ! Rien. (Nouveaux rires.)

A la fin de la semaine, nous avions droit tout juste à un verre de vin.

Croyez-vous que si j'étais resté plus longtemps en prison, j'en serais sorti avec une situation bien brillante ? Aujourd'hui, j'aurais peut-être un hectolitre. (On rit.)

Par la suite, j'ai pu constater que le procédé n'a pas changé. Dans les prisons, nous nous trouvons toujours en présence du fabricant et du fournisseur, celui qui Rochefort appelait le falsificateur de légumes. Mais son rôle n'est rien si on le compare à celui de l'entrepreneur.

Quand je fus enfermé dans la prison de Tours, dans la cellule même qui avait reçu le prince Pierre Bonaparte — c'est vous dire si j'étais bien logé — je fus servi par des domestiques spéciaux, des prisonniers comme moi.

Mon Dieu ! je ne veux pas dire que si j'eusse été chez moi je me serais adressé à eux. Je crois bien que si je leur avais demandé un certificat de bonne vie et mœurs ils auraient éprouvé quelque embarras à le produire. Mais enfin c'était la règle.

Comme condamnés politiques nous avions à notre service des condamnés de droit commun. Nous finissions par nous attacher à ces pauvres diables. En somme, nous n'avions pas à y regarder de trop près. Il y en avait parmi eux à qui la vie avait été assez dure pour que le pardon fût possible.

Nous n'étions pas éloignés de croire qu'on pouvait encore les ramener au bien, et nous leur faisions un peu de morale. Nous leur disions : « Quand vous sortirez d'ici, tâchez de vous mieux conduire. »

La galette ! C'est le grand grief de M. Clovis Hugues : si les prisonniers étaient mieux payés, il n'y aurait pas tant de récidivistes. Je ne sais ce qu'il en faut croire ; mais je sais que la Chambre l'a écouté avec une extrême sympathie pendant une bonne demi-heure, parce qu'il y avait beaucoup de fantaisie et surtout beaucoup de cœur dans son discours.

Après quelques observations de moindre importance échangées entre MM. Stanislas Ferrand, Vaillant, Drake, le baron Demarçay et le sous-secrétaire d'Etat Jules Legrand, secondé par le commissaire du gouvernement Duflos, le dernier chapitre du budget pénitentiaire a été voté, et M. Maurice Faure, qui pré-

sidait, a ouvert la discussion générale sur le budget des travaux publics. M. Plichon, député du Nord, a prononcé un discours inquiétant sur notre situation économique internationale. Il préchait des convertis. J'y reviendrai demain pour mettre face à face le médecin Tant-Pis et les médecins Tant-Mieux, s'il en reste.

Pas-Perdus.

P.-S. — Je ne relève jamais les coquilles. Cependant en voici une un peu trop forte. On me fait dire — j'ai peut-être dit moi-même — dans mon article d'hier que la Chambre « avait repoussé le budget des culles ». On aura compris, j'espère, qu'elle avait repoussé la suppression de ce budget. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

P.-P.

Autour des Chambres

La Commission de révision

La Commission de révision criminelle poursuit l'examen du dossier Mazeau et, entre temps, donne audience à M. Lebreton.

On suppose qu'il lui fournit des explications ; mais il est certain qu'aucun commissaire n'en a rien dit à personne. Constatant lui-même n'observait pas un silence plus prudent.

C'est la première fois, croyons-nous, que des parlementaires se montrent à ce point boutonnés, et nous nous en voudrions de leur arracher, par surprise, une parole indiscrète qu'ils regretteraient aussitôt.

Il faut donc nous borner à reproduire les deux notes qu'ils communiquent à la presse, en faisant remarquer que, si elles sont absolument insignifiantes, c'est avec préméditation.

Voici la première : La Commission a continué aujourd'hui l'examen du dossier, et elle vient de faire demander à M. le président du Conseil et à M. le garde des sceaux à quelle heure ils pourraient venir conférer avec elle.

Rien, on le voit, n'est moins compromettant. La seconde note est un peu plus mystérieuse :

La Commission, après avoir conféré avec M. le garde des sceaux, s'est ajournée au lendemain, une heure, pour recevoir les communications que le gouvernement pourrait avoir à lui faire.

Le ministre de la justice, pendant ce temps, en se promenant à travers les couloirs de la Chambre, a pu dire, hier, comme le personnage de la comédie : « On ne parle ici que de ma mort. » Partout, en effet, il n'était question que de sa retraite prochaine.

Agacé, à la longue, d'entendre répéter autour de lui ce sempiternel : « Frère, il faut mourir ! » M. Lebreton a fini par déclarer qu'il ne songeait nullement à se démettre.

Mais il en est de ces sortes de départs non prémédités comme de ces accidents

qui se produisent encore assez fréquemment dans les ménages : le principal intéressé vit dans une douce ignorance, alors que tout le monde sait à quoi s'en tenir.

Paul Bosq.

AVIS DIVERS

AVERTISSEMENT LES CONTREFAÇONS de la Pâte des Prélats qui, seule, blanchit, adoucit la main. Parfumerie Exotique, 35, rue du 4 septembre.

VELOUTINE, Poudre de riz spéciale préparée par Ch. FAY, 9, r. de la Paix, Paris.

POUR N'ÊTRE JAMAIS MALADE, lisez le Journal de la Santé, hebdomadaire. Abonnement 6 fr. par an. 15, b. Bonne-Nouvelle, Paris.

CHEVEUX ABONDANTS et sains, en détruisant les pellicules par la Lotion Verte de LENTHERIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris. 5 francs. — Franco 5 francs 85.

GUÉRISON CERTAINE, soulagement immédiat des Rhumes, Toux, Bronchites, par le SIROP et la PÂTE PECTORALE au

BAUME DU CANADA

Le flacon de Sirop, 2 francs.
La boîte de Pâte, 0 fr. 90.
PHARMACIE NORMALE, 47 et 49, rue Drouot, 15 et 17, rue de Provence, Paris.

THEINT obscurci redevient clair instantanément avec le DUVET DE NINON, poudre de riz de la Parfumerie Ninon, 31, r. du 4-7bis.

L'EXÉCUTION DE PEUGNEZ

Alfred Peugnez, l'assassin de Saint-Maurice, a subi sa peine hier matin.

On se rappelle son crime. Le 14 juin dernier, il avait assassiné, à coups de marteau, une voisine, Mme Bertrand, amie de sa famille, pour lui voler cinq cents francs. Il avait également égaré la tête d'un enfant de sept ans, le petit Dhaut, qui se trouvait à côté. Puis il avait, pour être plus sûr de son affaire, tranché le cou à ses deux victimes.

Arrêté quelques jours plus tard, il avait tenté de se suicider en se tirant une balle dans la bouche. La blessure, peu grave, ne lui avait point enlevé la parole et avec son « bagout » de gavoche de barrière, il s'était écrié lors de la reconstitution du crime, en s'adressant à la population indignée :

— « Je suis bête, ces mufles-là, de me regarder comme une bête curieuse !... »

Dans le même esprit, son premier mot en pénétrant dans la pièce où il avait commis son double crime fut celui-ci :

— « Ça sent le renfermé ici, ouvrez donc un peu les fenêtres !... »

A la Cour d'assises, le 14 décembre — six mois après le crime, jour pour jour — il changea de système. Tout en avançant, il prétendit n'avoir pas prémédité son forfait.

« J'ai été poussé par une force irrésistible ! disait-il en pleurnichant.

Après sa condamnation, il reprit son assurance. La prison ne l'étonnait pas. Il y était habitué, ayant déjà été condamné pour vol, à l'âge de quinze ans.

En attendant le résultat de son pourvoi en cassation et de son recours en grâce, il se mit à écrire ses mémoires, à faire des vers, et enfin il changea de religion et se convertit au protestantisme. Qui le poussa à cette détermination ? On comprend difficilement une conviction religieuse dans cette cervelle d'assassin de vingt ans.

S'il espérait se concilier par là la clémence présidentielle, il se trompait. Entre Deblender et lui, ce fut lui qui fut sacrifié.

L'annonce de son exécution avait attiré beaucoup de monde. On voulait voir le début du nouvel exécuté à Paris, et aussi la dernière exécution qui vraisemblablement aura lieu place de la Roquette.

Aussi avait-on mobilisé des forces de police plus considérables que de coutume. Autour de la guillotine, les gardiens de la paix étaient, cette fois, doublés par des gardes municipaux.

Parmi les quatre à cinq cents personnes qui se bousculaient dans l'enceinte réservée, il y avait des invités de marque : lord Rosebery, l'homme d'Etat anglais, et M. Jameson, dont le nom est devenu célèbre lors des affaires du Transvaal. Il y avait aussi beaucoup de gens moins illustres et dont les casquettes et les costumes donnaient lieu de se demander en vertu de quel privilège ils avaient pu pénétrer jusqu'à là.

De trois à sept heures du matin, tout ce monde à grelotté de froid et battu la semelle, ni plus ni moins que les simples curieux, refoulés au loin dans les rues adjacentes et qui enduraient la gelée avec la certitude absolue de ne voir que les tricornes des gendarmes.

Peugnez, qui avait été souffrant ces

jours derniers, allait mieux. Il était même très gai et ses gardiens ont raconté qu'à minuit, avant de s'endormir, il avait chanté des chansons de café-concert, puis la *Marseillaise*, en guise de prière du soir.

Nous ne reviendrons pas sur le montage de la guillotine tant de fois décrit et, au fond, pas plus curieux que celui de tout autre échafaudage. Arrivons tout de suite au moment du réveil.

C'est à l'excellent docteur Bondon, directeur de la Petite-Roquette, chargé, par intérim de la Grande, qu'incombait ce peu agréable devoir.

A sept heures moins vingt arrive en voiture M. le pasteur Arboux, aumônier protestant des prisons de la Seine, chargé d'assister le patient en ses derniers moments. Notons en passant un incident. En se baissant pour descendre de voiture, le pasteur Arboux ne s'est pas aperçu que les places étaient levées et il en a brisé une avec sa tête. Il ne s'est heureusement pas fait mal.

Cinq minutes plus tard, il entre dans la prison avec MM. Boucard, juge d'instruction ; Vignon, substitut du procureur de la République ; Foucaud, greffier ; docteur Navarre, président du Conseil municipal de Paris ; Blanc, préfet de police ; Leygonie, commissaire de police du quartier. Par faveur spéciale, lord Rosebery est autorisé à se joindre au cortège, mais à la condition de ne pas entrer dans la cellule.

On ouvre la porte de la cellule. Le condamné ne dort qu'à moitié, tourné du côté du mur. Très ému, le docteur Bondon touche l'épaule de Peugnez qui se soulève et regarde à droite et à gauche d'un air effaré. Mais il se rend vite compte de ce qui arrive — il sait comment cela se pratique — et, reprenant son assurance, il dit au directeur :

— Ah ! c'est aujourd'hui que vous me f... à la porte !

— Ayez du courage ! lui répond simplement le directeur.

— Oh ! que oui, que j'en aurai.

Apercevant M. Grandcollot, qui a soutenu son pourvoi, il lui dit :

— Merci de ce que vous avez fait pour moi. Bonjour à Aubin.

Puis il continue, en s'adressant à tout le monde :

— Quand on n'est pas coupable, on n'a pas peur. La justice des hommes n'est pas une justice. Celle de Dieu sera plus juste.

On le laisse s'entretenir avec le pasteur à qui il recommande de dire adieu à sa mère et à sa sœur et d'annoncer à son beau-père qu'il lui pardonne. Il demande du rhum. M. Arboux lui en passe une bouteille qu'il vide presque. Cela ne ramène pas le sang à ses joues pâles. Mais il en acquiert plus d'entrain. Alors il réclame une cigarette. On lui la place tout allumée dans la bouche.

Au greffe, quand on coupe le col de sa chemise, il frissonne :

— C'est le froid ! s'empresse-t-il de s'écrier. Avec cette neige, il y a de quoi attraper une fluxion de poitrine !

Puis il se lève et dit : « Allons-y ! » sans faire la liaison de l's.

A sept heures et quart, les deux grandes portes de la Roquette s'ouvrent. Peugnez apparaît la cigarette à la bouche. Il la rejette vivement et d'une voix forte :

— Portez armes ! commande-t-il.

Il fait quelques pas assez rapidement. Puis il s'arrête à droite, du côté du fourgon qui doit emporter son cadavre. C'est Peugnez qui veut avoir un dernier entretien avec l'aumônier, à qui il recommande de bien dire à sa famille qu'il est mort (sic) avec courage. Il y tient beaucoup.

Cet arrêt est excessivement pénible pour les spectateurs dont — même chez les plus sceptiques — le cœur bat avec anxiété. Entre la sortie du condamné et la chute du couteau, les secondes sont si longues !

— Vous vous repentez ? demande une dernière fois le pasteur.

— Oui, dit Peugnez en reprenant sa marche.

Et il crie par deux fois à tue-tête :

— N'avez-vous jamais !

Au moment où il va proférer une troisième fois ce cri renouvelé du légendaire « Avinaï, le désosseur », les aides le saisissent, le plaquent sur la planche à bascule ; M. Deibler fait jouer le dédicé ; le couteau tombe.

Le corps est mis dans le panier et conduit au cimetière d'Ivry où a lieu un simulacre d'inhumation, le cadavre d'Alfred Peugnez ayant été réclamé par sa famille.

L'assassin de Saint-Maurice a réalisé le rêve des criminels parisiens. La foule s'en va en « admirant son courage » !... Allons, on a raison de vouloir faire les

exécutions à huis clos. La forlanterie du crime peut devenir contagieuse.

Georges Grison.

Voici l'acte de décès de Peugnez, tel qu'il a été rédigé à la mairie du onzième arrondissement :

L'an mil huit cent quatre-vingt-neuf, le premier février à midi trois quarts : Acte de décès, de *Alfred Peugnez*, âgé de vingt-un ans, sans profession, né à Duval (Oise), domicilié à Alfortville (Seine), décédé rue de la Roquette, 168, ce matin à sept heures ; — fils de Adolphe Grégoire Peugnez, cultivateur, et de Véronique Pichereau, ménagère, domiciliés audit Alfortville. — Célibataire ; — Dressé après constatation par nous, Théodore François Joseph Travignol, officier de l'instruction publique, adjoint au maire, officier de l'état civil du onzième arrondissement de Paris, sur la déclaration de Albert Foucaud, âgé de trente-sept ans, greffier à la Cour d'appel de Paris, demeurant avenue du Maine, 179, et de Jean Salin, âgé de trente-trois ans, négociant, demeurant rue du Temple, 461, non parents, qui ont signé avec nous après lecture.

(Suivent les signatures.) G. G.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les misères recommandées par le *Figaro* :

Mme A. Daillly (pour Mme Berlioux), 5 fr. — L. U. (pour les deux familles Berlioux et Videlin), 20 fr. — D. S. (id.), 20 fr. — J. R. (id.), 40 fr. — M. P. A. (id.), 50 francs.

L'instruction ouverte par M. Bertulus sur la mort tragique de Vallé, cet agent du dix-septième arrondissement qui fut tué, sur le toit, boulevard des Batignolles, en poursuivant des cambrioleurs, avait subi un temps d'arrêt par suite d'une maladie de M. Marc, qu'on croit être l'auteur involontaire de la mort de Vallé.

M. Marc étant rétabli, M. Bertulus a décidé de procéder à la reconstitution sur place de ce drame, samedi après-midi.

BI-BORAX ORIENTAL

La recette suivante sera appréciée de toutes les personnes qui se font la barbe elles-mêmes.

En hiver, l'eau est dure, la peau tendue, et il est souvent difficile de se raser sans s'écouler ou se couper.

Si l'on a soin d'ajouter l'eau (tiède autant que possible), d'un peu de Bi-Borax oriental, on se raser avec facilité et on évitera l'inconvénient bien connu sous le nom de « feu du rasoir ».

Nous avons raconté, hier, brièvement, l'heure tardive à laquelle la nouvelle nous était parvenue ne nous ayant pas permis d'envoyer aux renseignements, l'accident dont une jeune fille a été victime rue du Faubourg-Montmartre, 32.

Mlle Rosalie Deschamps, âgée de vingt-trois ans, domestique à cette adresse, était allée passer la soirée chez une de ses amies, habitant 53, rue Richer, maison voisine de celle où elle était employée. Les deux immeubles ne sont, en effet, séparés que par une cour divisée en deux par une grille de fer. Des fenêtres de l'une, on peut atteindre, en allongeant le bras, aux fenêtres de l'autre.

Dans le but sans doute de dissimuler aux concierges sa rentrée tardive, elle ouvrit la fenêtre du quatrième étage de la maison rue Richer et, enjambant dans le vide, elle posa le pied sur le rebord de la fenêtre de l'immeuble voisin. Mais elle perdit l'équilibre et vint s'abattre sur les pointes de la grille.

Comme nous l'avons dit, la pauvre fille est morte pendant qu'on la transportait à la Pharmacie centrale.

M. Archer, commissaire de police, a fait transporter le cadavre au dépôt mortuaire du cimetière Montmartre et a prévenu la famille de l'imprudente jeune fille.

On a souvent remarqué que tous ceux qui ont fait usage des Gouttes Lyonnaises pendant les épidémies de bronchites de grippe ou d'influenza n'avaient jamais été atteints par ces maladies. Il est bon de le rappeler en ce moment à nos lecteurs et de leur répéter que, pour se guérir et se préserver des rhumes, toux, bronchites, catarrhes, grippe, asthme, etc., pour se fortifier les bronches, l'estomac et la poitrine, il suffit de prendre à chaque repas, en mangeant, deux Gouttes Lyonnaises de Tronette-Perret. Le produit véritable ne se vend qu'en flacons conditionnés, portant sur son étiquette les mots « Gouttes Lyonnaises de Tronette-Perret. Vente en Gros à Paris : E. Tronette, 45, rue des Immeubles Industriels. Se trouve dans toutes les bonnes pharmacies ». Bien remarquer cela, car tout produit vendu autrement, soit au nombre de gouttes, soit au poids, doit être refusé comme une contrefaçon.

Des gardiens de la paix, en tournée de service, l'avant-dernière nuit, sur le quai de la Rapée, aperçurent un individu qui, porteur d'un assez volumineux paquet, s'empresse, en les apercevant, de se dissimuler derrière un tas de futilités.

Les agents manœuvrèrent de telle façon qu'ayant coupé toute retraite à cet individu, ils ne tardèrent pas à s'emparer de lui.

Au poste où ils le conduisirent, il déclara

se nommer Jean Lavillénis, âgé de trente-cinq ans. Il a fini par avouer à M. de Mauroy, commissaire de police, chez lequel il a été amené, hier matin, qu'ancien agent des postes, il avait été révoqué pour indécence. Il ne vivait plus que des vols qu'il parvenait à commettre dans les wagons-postes de certaines grandes gares de Paris.

Jean Lavillénis a été envoyé au Dépôt.

LES CAFÉS CARVALHO

C'est la torréfaction qui développe l'arôme du café ; objet de l'universelle consommation, ce produit ne doit être demandé qu'aux plus scrupuleux fournisseurs.

Les cafés Carvalho, vendus en boîtes cachetées, 47, rue de Lyon ; 85, rue Turbigo ; 15, rue de Châteaudun, et partout se distinguent par une incomparable pureté ; c'est ce qui explique leur succès. Exiger le nom et la marque.

UN TROP INGENIEUX PICK-POCKET

Au moment où, dans l'après-midi d'avant-hier, le bateau-express n° 96, de la Compagnie parisienne des bateaux parisiens, faisant le trajet entre Charenton et Auteuil, passait sous le Pont-Neuf, un voyageur s'écria tout à coup :

— Tout le monde sur le pont, le bateau coule !

Il y eut une panique inexplicable et on obligea le pilote à aborder.

Le débarquement ne s'effectua pas sans une certaine confusion.

Les employés de la Compagnie examinèrent alors le bateau. Il était en parfait état. Beaucoup de voyageurs, qui étaient restés sur le quai, s'attendant à chaque instant à voir le navire s'enfoncer, consentirent rassurés par les employés, à s'embarquer de nouveau.

On eut alors l'explication de cette fausse alerte. Plusieurs personnes venaient de s'apercevoir qu'elles n'avaient plus leur porte-monnaie.

Quant à l'ingénieur voleur, qui n'était autre que celui qui avait poussé le cri d'alarme, il avait sauté sur le quai un des premiers et... il court encore.

Jean de Paris.

Mémoire. — Dans un accès de folie, une pensionnaire de la Salpêtrière, nommée Marie Dubouant, s'est jetée hier par une fenêtre du troisième étage dans la cour de l'établissement. La malheureuse s'est fracturé le crâne.

J. de P.

Gazette des Tribunaux

TRIBUNAUX ÉTRANGERS : L'anarchiste Willems. Une chasse à l'homme dans les faubourgs de Bruxelles. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

La Cour d'assises du Brabant vient de juger l'anarchiste Willems, poursuivi pour onze tentatives de meurtre sur les agents qui essayèrent, au mois d'août, de perquisitionner chez lui.

Victor Willems était sculpteur à Saint-Josse-ten-Noode. Signalé depuis longtemps au Parquet comme anarchiste, bien qu'il ne se fût livré depuis 1886 à aucun acte de violence — par égard pour ses vieux parents — il avait collectionné chez lui un véritable arsenal : un grand revolver de guerre monténégrin, deux autres revolvers calibre 8, une provision de cartouches, sans parler d'un poignard et d'un grand couteau catalan.

La police, prévenue par quelque agent, se présenta chez lui le 11 août dernier, vers dix heures du matin, pour perquisitionner.

Willems travaillait tranquillement dans son atelier, au rez-de-chaussée, quand, de la fenêtre, il aperçut les agents, conduits par le commissaire Monmaerts. Il prit aussitôt ses revolvers, qu'il tenait dans un meuble, et il se précipita vers l'escalier, pour monter les cacher dans sa chambre, quand M. Monmaerts, croyant qu'il voulait s'enfuir, se mit à sa poursuite, suivi de deux ou trois de ses hommes.

Willems leur fit face, un revolver dans chaque main :

— Misérable ! lui cria le commissaire en armant lui-même un revolver de petit calibre, si vous tirez, je fais feu !

Pour toute réponse, l'anarchiste fit voler en éclats, d'une première décharge, la porte vitrée de l'escalier. M. Monmaerts riposta par un coup de feu. Willems tira à son tour sans l'atteindre, mais un malheureux voisin nommé Lennarts, qui, attiré par le bruit, passait la tête à travers les barreaux de l'escalier, reçut la balle dans le cou, et les médecins n'ont pu l'extraire.

Cependant, la maison avait été cernée.

Willems tenta une sortie.

Apercevant l'agent Delsaux, qui était grimpé sur le mur de la cour :

— Toi, lui cria-t-il, descends, ou je te tue !

Et, au même moment, il lui envoya un coup de feu sans réussir à le blesser.

Willems sauta alors de sa fenêtre dans la rue, toujours armé, toujours ses deux revolvers aux poings, et, à partir de ce moment, une véritable chasse à l'homme s'organisa.

L'anarchiste, qui avait dans ses poches quantité de balles et un revolver de rechange, tira au moins vingt coups sur les agents et les particuliers qui le poursuivaient.

Quiconque le serrait d'un peu près était sûr d'être visé.

L'agent Mombeck reçut une balle au travers de la figure. Deux autres balles sifflèrent aux oreilles de l'agent Routhy. L'agent Decondé n'échappa à la mort qu'en se baissant brusquement. Un sieur Hamptaux reçut une balle dans le bras de la jambe gauche.

Enfin, les agents réussirent à se rendre maîtres du forcené. Dans la voiture où il fut hissé, Willems chercha encore à mordre les gardiens qui l'entouraient. Il fallut le ligotter.

A l'instruction, tout en affirmant qu'il avait perdu la tête et qu'il voyait rouge, Willems a déclaré qu'il regrette bien de n'avoir pas tué le commissaire Monmaerts, « chien de garde de la bourgeoisie », ajoutant qu'il ne comprenait pas comment il avait pu le manquer avec des armes aussi perfectionnées que les siennes, des « tue-tout ».

L'accusation était soutenue par M. l'avocat général Serrais, le même qui requiert à Anvers contre Mme Joniaux, l'empoisonneuse.

MM^e Salkin et Paul-Emile Janson ont présenté la défense.

Willems, dont l'attitude est assez calme, a persisté à affirmer qu'il s'était cru en état de légitime défense.

Il a été condamné hier soir à quinze ans de travaux forcés.

La 1^{re} Chambre de la Cour d'appel, présidée par M. Lefebvre de Vierville, a enregistré hier les lettres de commutation de peine accordées par M. le Président de la République à Deblender, l'assassin de Montreuil, condamné à mort par le jury de la Seine, pour avoir jeté ses deux petites filles dans le fossé des fortifications.

Albert Bataille.

LES COLONIES

LE RETOUR DE LA MISSION MARCHAND

On s'est préoccupé en Abyssinie de faciliter à la mission Marchand son retour vers la côte orientale africaine. C'est ainsi que, vers le milieu de décembre, le docteur G. de Couvalette a quitté Addis-Ababa pour le fleuve Sobat, afin de tenter d'y rejoindre le commandant Marchand et ses compagnons.

Un autre médecin du cadre colonial, le docteur Chabaneix, suit M. de Couvalette et porte avec lui des vêtements chauds, des vivres et des médicaments à l'usage des gens de Fachoda, qu'on suppose dénués de bien des choses. Ces deux médecins ont aussi pour objectif de guider Marchand dans les parages difficiles de la frontière éthiopienne : les marais sont nombreux, les populations perfides, traîtres, les guets-apens faciles.

Le docteur de Couvalette espère avoir fait sa jonction vers la mi-février et être un mois plus tard à Bourj, à 450 kilomètres d'Addis-Ababa, ce qui ferait arriver Marchand en avril dans la capitale de Méhick.

C'est à Addis-Ababa que les amis ou les admirateurs de Marchand devront lui écrire.

Une correspondance envoyée d'Ethiopie à notre confrère les *Tablettes des Deux-Charentes* confirme la nouvelle, jusqu'à un certain point, du meurtre de M. Potier, un missionnaire gérois, attaché en 1898 à la mission de Bonchamps et demeuré dans le pays pour suivre l'expédition vers le Nil blanc, que dirigeait un chef abyssin, le dadjaz Tessama.

C'est d'un coup de sagaie reçu en pleine poitrine qu'est mort M. Potier. La caravane traversait un pays peuplé de rebelles ; de hautes herbes permirent à ceux-ci de se dissimuler et d'accomplir leur coup.

Ajoutons que l'abandon de Fachoda n'a pas ajouté à notre prestige aux yeux des sujets de Méhick. C'était, hélas ! à prévoir.

Intérim.

Informations

Académie de médecine. — Nombreuses et intéressantes communications aux deux dernières séances de l'Académie de médecine. A signaler, notamment, celles du docteur Laveran et du docteur Roll, sur le rôle que jouent les moustiques des pays chauds dans les transmissions de l'agent infectieux du paludisme ; celle du docteur Just Lucas-Championnière,

sur le traitement et la guérison des hernies par l'usage de la bicyclette. Le professeur Dieulafoy et le docteur Clement ont dit d'intéressantes choses sur l'appendicite dans l'armée. Le docteur Laborde a montré et fait entendre à l'Académie un nouveau phonographe dû à l'invention de M. Dussaud.

Le même docteur Laborde a fait connaître des expériences fort curieuses instituées par M. G. Jaubert, préparateur à l'Ecole polytechnique. Grâce à une substance chimique que les auteurs n'ont pas nommée, et au moyen d'une manipulation toute simple, il est possible de purifier entièrement l'air vicié d'un appartement, d'un scaphandre, d'une cloche à air comprimé ; de le débarrasser de tous les éléments nuisibles et de lui restituer tout le vivifiant oxygène qui lui manque. Il paraît s'agir d'une découverte scientifique de première importance, sur laquelle nous aurons probablement encore à revenir.

La Société des pastellistes. — La Société des pastellistes français procédera, le samedi 4 février, à l'élection de deux membres.

Plus de quarante candidats se sont déjà présentés.

L'ouverture de la quinzième exposition annuelle aura lieu le 1^{er} avril.

Exposition. — Depuis le 1^{er} février jusqu'au 1^{er} mars, au Salon Friedland, 19, avenue Friedland, exposition internationale d'œuvres du jeune peintre Payret-Dortail.

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

Monte-Carlo, 30 janvier.

L'Exposition internationale du Palais des Beaux-Arts a été inaugurée samedi par S. A. S. la princesse Alice. Un nombre considérable d'invités, choisis parmi les personnalités mondaines du littoral et dans le monde officiel de la principauté, assistait à ce vernissage.

S. A. S. la princesse Alice a parcouru les différentes salles du Palais des Beaux-Arts et s'y est vivement intéressée.

Une brève matinée musicale, dans le petit théâtre, a permis d'écouter et d'applaudir quelques artistes de la troupe d'opéra. Puis, dans le hall, l'orchestre du Casino, tour à tour dirigé par M. Léon Jehin et le maestro Vigna, a exécuté un curieux poème symphonique de M. Cologna, la transcription de *Motina*, et la marche de *Tannhäuser*.

Parmi les toiles les plus admirées, il faut mentionner les envois de MM. Roybet, Gérôme, Detaille, Bonnat, Stevens, Aublet, de Dramard, Lynch, Thaulow, Weexs ; les aquarelles de Carrier-Belleuse, Clairin, Giacomelli, José Frappa, Landelle, Letourneau, Van der Weyden ; les plaques et bronzes de Bartholdi, Deplichin, Falguère, Gérôme, Frémiet, Mégrét, Loiseau-Rousseau ; les émaux de Ledru ; la vitrine d'orfèvrerie de Baudoin, dont les bijoux, les médaillons, les fantaisies d'or ciselé sont des merveilles d'art.

L'ouverture de l'Exposition internationale marque aussi l'instant de réouverture du coquet théâtre des Beaux-Arts : Mme Rachel Boyer et M. Georges Berr ont, pour commencer, joué la *Revanche d'Iris*. La série des comédies de paravent et de conférences se continuera pendant toute la durée de l'Exposition.

Dans l'atrium du Palais des Beaux-Arts, M. Withold Levatelli-Colombo a exposé de remarquables photographies et aquarelles provenant de la croisière scientifique du prince Albert au Spitzberg : la reproduction de ses sites impressionnants et de quelques épisodes de cette audacieuse campagne d'exploration est d'un puissant intérêt.

Des l'atrium du Palais des Beaux-Arts, M. Withold Levatelli-Colombo a exposé de remarquables photographies et aquarelles provenant de la croisière scientifique du prince Albert au Spitzberg : la reproduction de ses sites impressionnants et de quelques épisodes de cette audacieuse campagne d'exploration est d'un puissant intérêt.

Des l'atrium du Palais des Beaux-Arts, M. Withold Levatelli-Colombo a exposé de remarquables photographies

